

Les noms et les titres de Jésus-Christ

(Condensé du Dossier Vivre n° 23 : JÉSUS-CHRIST DIEU AVEC NOUS, Jacques Blandenier, Genève, éd. Je Sème, 2005)
Le Nouveau Testament a recours à des noms et à des titres variés pour désigner notre Seigneur, Jésus-Christ. Chacun est porteur d'une signification spécifique, et les auteurs bibliques ne les utilisent pas au hasard. Par leur choix, ils veulent soit présenter un aspect particulier de sa personne et de son œuvre, soit — et c'est particulièrement le cas dans un contexte d'évangélisation — se servir d'une terminologie intelligible pour leurs interlocuteurs, juifs ou païens, afin que leur message rencontre un écho dans leur cœur et dans leur esprit.

Nous aussi, lorsque nous parlons de Jésus-Christ ou que, dans la prière, nous nous adressons à lui, nous utilisons des noms divers : Jésus, le Christ, Fils de Dieu, Seigneur... Cependant, contrairement aux auteurs bibliques, nous n'opérons généralement pas un choix délibéré. Habitudes personnelles ou coutumes ecclésiastiques nous influencent sans que nous en soyons toujours conscients.

Les divers chapitres de ce cours présentent certains des principaux noms et titres donnés à Jésus-Christ dans le Nouveau Testament. Notre intention n'est pas de fournir une étude technique et exhaustive du sens de chacun de ces termes, mais, par leur moyen, d'approcher quelques uns des aspects le plus significatifs de la personne et de l'œuvre de Celui que Dieu a donné pour notre salut. Le premier chapitre de l'évangile de Jean forme la trame d'une partie de notre développement.

I.- "LA PAROLE A ÉTÉ FAITE CHAIR"

Le prologue de l'évangile de Jean (Jn 1.1-18) attire notre attention en désignant comme “ la Parole de Dieu qui était au commencement ” celui qui est devenu homme en Jésus de Nazareth. Ce texte est d'une immense portée pour la foi.

Avant de nous montrer Jésus parcourant villes et villages de la Palestine, Jean nous le présente comme étant la Parole — *Logos* dans l'original grec. Or il s'agit d'une notion courante dans la Grèce antique. La philosophie stoïcienne désignait par ce terme la Raison cosmique et divine qui a organisé le monde, le principe rationnel éternel qui régit l'univers et lui donne sens ; en outre, le *Logos* est aussi présent en l'homme pour en faire un être doué d'intelligence et apte à appréhender une part du mystère du cosmos et d'en rendre compte.

Ainsi, l'évangile de Jean part d'une donnée culturelle reconnue, chargée de sens dans le monde païen, pour annoncer la venue du Fils de Dieu. Comme si Jean introduisait son évangile par un propos de ce genre : “ Ce *Logos* que vous vénerez comme étant à l'origine du monde et la clé pour pénétrer au cœur du mystère de la vie et de tout ce qui existe, eh bien! c'est de *lui* dont il va être question dans mon livre. Mais attention ! Ce *Logos* n'est pas une théorie métaphysique ou une abstraction philosophique, c'est une personne : « La Parole a été faite chair ». J'en suis le témoin, car je l'ai vu, je l'ai entendu, je l'ai suivi. Ce Jésus dont vous allez lire l'histoire est bien plus qu'un rabbi palestinien ! C'est en lui que le mystère du cosmos est dévoilé, que le Dieu éternel et inconnu est révélé. Sa vie a une portée universelle et vous concerne personnellement : écoutez-la ! ”

Le Logos, terme de prédilection des auteurs de l'Antiquité chrétienne

Le terme de *Logos* (Parole) pour désigner le Christ n'est pas fréquent dans le Nouveau Testament. Dès le deuxième siècle de notre ère, les auteurs chrétiens entreprirent l'évangélisation des intellectuels païens par leurs écrits. Or, chez ces Pères Apologistes, le titre de prédilection pour désigner Jésus-Christ est précisément le *Logos* – le prologue de Jean ne leur donnait-il pas le feu vert pour cela ? Ils savaient que ce terme rencontrerait un écho chez leurs lecteurs, et qu'il était chargé d'une valeur éminemment positive.

Cette démarche apologétique n'était pas sans risque — celui d'une hellénisation de la foi chrétienne — mais c'était un moyen efficace pour rendre intelligible la personne de Jésus-Christ à ceux qui n'avaient pas bénéficié de la longue préparation de l'Ancienne Alliance. Le risque valait la peine d'être couru pour « désenclaver » la foi chrétienne – c'est-à-dire la dégager des étroites limites de la religion juive et démontrer sa pertinence universelle.

Ne nous manque-t-il pas aujourd'hui l'audace de nous emparer plus résolument des valeurs — voire même des mythes ! — qui fascinent nos contemporains, pour leur donner enfin un véritable contenu : Jésus-Christ ? Le Progrès, la Science, la Justice, la Paix, la Liberté... L'apôtre Paul écrivait : “ En Christ sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance. (...) Nous avons tout pleinement en Christ. ” (Col 2.3,10) Peut-être notre souci de maintenir l'orthodoxie et notre peur du syncrétisme nous rendent-ils frileux. Nous sommes plus enclins à marquer les différences qu'à jeter des ponts — ce qui ne facilite pas le passage aux adeptes d'autres religions ou idéologies.

En même temps, il faut souligner que Jésus n'est pas une " donnée " malléable à souhait et se coulant sans autre dans un moule païen, antique ou moderne ! Ce qu'il investit, il le purifie et le transforme profondément, il le fait même éclater. Ainsi, le *Logos* des Grecs appartenait au monde des idées – immatériel, intemporel, infini. Il était impensable que le Logos devienne chair, prenant une forme physique, limitée. Et pourtant, dit Jean, " la Parole est devenue chair ; elle a fait sa demeure parmi nous." (Jn 1.14)

Racine hébraïque

En réalité, empruntant aux Grecs le terme *logos*, le juif Jean en modifie profondément le sens en lui attribuant une signification enracinée dans l'Ancien Testament. Le mot *logos*, qui veut dire " raison " ou " parole ", doit se comprendre à partir des termes hébraïques *hokhma*, sagesse, et *dabar*, parole. Bornons-nous à quelques remarques sur le terme *dabar*.

Dans l'Ancien Testament, la parole, tout comme la sagesse, est souvent personnifiée. Le Psaume 147 (v.15) dit : " La parole [de Dieu] court avec rapidité ". Lorsque nous lisons chez les prophètes l'expression " La parole de Dieu fut adressée à [Jérémie, ou tout autre prophète], la traduction littérale est : " La parole de Dieu s'adressa à... ". Personnifiée, la parole divine agit. Ésaïe la compare à la pluie et à la neige qui descendent des cieux pour féconder la terre et donner leur nourriture aux hommes, puis il poursuit : " Ainsi en est-il [dit le Seigneur] de ma parole qui sort de ma bouche : elle ne revient pas à moi sans effet, sans avoir fait ce que je désire, sans avoir réalisé ce pour quoi je l'ai envoyée. " (Es 55.10). En fait, le mot *dabar*, s'il signifie parole, signifie aussi action. Le titre des livres des Chroniques, par exemple, est, en hébreu, *Dibrê* [forme plurielle de *dabar*] *yamim*, ce qui veut dire " les paroles des jours " ou " les actes des jours ", donc les Annales, d'où la traduction : « Les Chroniques ».

Ainsi la Parole de Dieu ne se réduit pas à un discours. En Dieu, il n'y a pas de conflit entre le dire et le faire. Au contraire, *sa parole est action*, elle est suivie d'effet, tout comme *ses actions sont parlantes*, révélatrices de sa personne. Le récit de la création le prouve : " Dieu *dit* : qu'il y ait de la lumière ! Et il y eut de la lumière. " (Gn 1.3, etc.). Le Psaume 33 (v. 6 et 9) dit : " C'est par la parole du Seigneur que le ciel a été fait. Car il dit et la chose arrive ; il ordonne et elle est là. "

Continuité entre Création et Rédemption

Quand le Nouveau Testament nomme Jésus-Christ « la Parole de Dieu », il nous fait prendre conscience de sa préexistence auprès de Dieu et de son rôle actif dans la création de l'univers. Cela peut nous paraître surprenant : une compréhension quelque peu approximative de la doctrine de la Trinité nous incite à répartir les tâches entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, celle de la création étant l'apanage du Père, alors que la rédemption serait celle du Fils. Mais Paul confirme le prologue de Jean en écrivant : " C'est en lui [Christ] que tout a été créé dans les cieux et sur la terre, le visible et l'invisible (...) ; tout a été créé par lui et pour lui ; lui, il est avant tout, et c'est en lui que tout se tient. " (Col 1.16-17).

Préexistence éternelle et rôle d'agent dans la création : A Bethléem, la nuit de Noël, la seconde personne de la Trinité n'a pas surgi du néant lorsque Marie l'a enfanté ! Il était de toute éternité : " Jésus leur dit : *Amen, amen*, je vous le dis, avant qu'Abraham vienne à l'existence, moi, je suis. " (Jn 8.58). L'enseignement concernant l'existence du Fils auprès du Père avant la création du monde – et à plus forte raison avant l'incarnation – est une des affirmations-clés concernant la divinité de Jésus-Christ.

Ainsi, en la Parole de Dieu faite chair, se manifeste une continuité, une profonde unité entre la création et la rédemption, que nous envisageons trop souvent comme deux réalités étrangères l'une à l'autre. Le rôle du Fils dans la création du monde nous fait prendre conscience de l'extraordinaire puissance mise en œuvre pour notre salut, puisque c'est celle du Créateur des cieux et de la terre (la rédemption n'a rien d'un replâtrage partiel improvisé !) De même, nous discernons l'extraordinaire projet d'amour qui se trouve au fondement de tout l'univers, puisque Celui qui, dès les origines, a appelé toutes choses à l'existence est aussi Celui qui nous a aimés et a livré sa vie pour nous. Et c'est encore lui, la Parole de Dieu, qui sera triomphante à la fin des temps, comme nous le révèle Apocalypse 19.

Dieu entre en relation avec l'homme

En Jésus-Christ, Dieu parle ! Contrairement aux idoles qui " ont une bouche et ne parlent pas " (Ps 115.5), Dieu communique, entre en relation. Il se donne à connaître, il se révèle, tant par des oracles que par des actes. La parole est le moyen de communication par excellence. Mais Dieu, par sa Parole, fait plus que communiquer : il **se** communique. Dans l'Ancien Testament déjà, il y a souvent confusion entre l'ange de l'Eternel — c'est-à-dire son porte-parole — et l'Eternel lui-même (Gn 18 ; Ex 3 ; Jg 6). A plus forte raison dans l'Évangile : " La Parole était auprès de Dieu [en grec *pros*, tournée vers], la Parole était Dieu " (Jn 1.1). Le Fils qui va s'incarner en Jésus de Nazareth était totalement Dieu (la Parole était Dieu), sans être la totalité de Dieu (la Parole était *auprès* de Dieu).

Jésus n'est pas seulement un homme parlant de la part de Dieu, comme le ferait un prophète. Il est la Parole même de Dieu, Dieu venu en personne se faire connaître à ses créatures et agir en leur faveur, leur donner lumière et vie (v.4). Jésus-la Parole fait bien plus que nous expliquer qui est Dieu en le décrivant ou le définissant. Il est Dieu parmi nous, Emmanuel. Le pouvoir créateur de la Parole divine ne s'est pas manifesté uniquement « au commencement » : « Si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle. » (2 Co 5.17)

L'usage du terme *Logos* pour désigner le Christ n'est pas fréquent dans le Nouveau Testament. Il s'agit cependant d'un terme porteur d'une vérité importante pour notre foi. Personne n'a jamais vu Dieu, personne ne peut le voir et vivre. Celui que "le ciel et le ciel du ciel ne peuvent contenir" (1 R 8.27) échappe à notre compréhension limitée. Sans doute, la splendeur de la création nous donne une intuition de sa grandeur : "Le ciel raconte la gloire de Dieu, la voûte céleste dit l'œuvre de ses mains (...) [Mais] ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des paroles, on n'entend pas leur voix." (Ps 19.1, 4). Bien plus, Dieu « autrefois, à bien des reprises et de bien des manières, a parlé aux pères par les prophètes » (Hé 1.1). Mais (poursuit l'épître aux Hébreux) "Dieu nous a parlé, en ces jours qui sont les derniers, par un Fils." (Hé 1.2) Ces jours sont les derniers. Effectivement, cette Parole est dernière : que voulez que Dieu puisse dire de plus, quand sa Parole s'est elle-même faite l'un de nous, pour nous faire connaître non seulement sa pensée, ou sa manière d'agir, mais sa *personne* elle-même ? Tout ce qu'il est possible à nos esprits limités de comprendre au sujet de Dieu nous est révélé en Christ.

Dès lors la Parole écrite de Dieu, la Bible, Ancien et Nouveau Testament, nous est donnée comme le témoignage rendu à la Parole faite chair en Jésus de Nazareth, le Christ de Dieu. "Vous sondez les Écritures parce que vous, vous pensez avoir en elles la vie éternelle : or ce sont elles-mêmes qui me rendent témoignage." (Jn 5.39) Si Jésus peut dire cela aux Juifs à propos de l'Ancien Testament, c'est évidemment plus vrai encore du Nouveau Testament, pour l'Eglise et pour chacun de nous.

II.- "JESUS-CHRIST EST SEIGNEUR À LA GLOIRE DE DIEU LE PÈRE "

Le terme "Seigneur" se dit en grec *Kyrios*. Dans le monde hellénistique, il peut avoir un usage profane et être pris dans un sens courant qui équivaut à une simple formule de politesse pour désigner le maître de maison, le chef de famille. Dans ce cas, il signifie simplement "Monsieur", ou "Maître" (et, au féminin, *Kuria* : Madame, cf. 2 Jn, v.1). Le Nouveau Testament atteste cet usage. Ainsi, selon Jean 12.21 des Grecs s'adressent à Philippe, le disciple de Jésus en lui disant *kyriè* — certaines versions ont traduit "Monsieur", ce qui est logique. Ce même usage profane se retrouve au début de la conversation entre Jésus et la femme samaritaine. Il serait naturel de traduire : « Monsieur, lui dit-elle, vous n'avez rien pour puiser. » (Jn 4.11). Quant au geôlier de Philippiens, il s'adresse à Paul et à Silas en commençant par ces mots : *kyrioï*, "Messieurs !" (Ac 16.30).

Kyrios désigne plus précisément celui qui détient une autorité légitime, politique (un dirigeant, à quelque niveau que ce soit), ou sociale : le maître d'un esclave. (cf. Lc 12.36-37 ou Ep 6.5,9)

Le terme a en outre un usage religieux et désigne les divinités. Dans les religions orientales pratiquées en Syrie ou en Égypte, dieux et déesses — Sérapis, Isis, Osiris — sont appelés *Kyrios* et *kyria*. Paul fait une mention de cet usage dans 1 Co 8.5 : « Il existe plusieurs dieux et plusieurs *kyrioï* ». La confession de foi qui suit est une prise de position sans équivoque contre le polythéisme et toute forme de syncrétisme religieux, et affirme la divinité de Jésus-Christ : "Pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et pour qui nous sommes, et un seul *Kyrios*, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes."

Dans l'empire romain, on appelait l'empereur *Kyrios*. (ex. : Ac 25.26). Au cours du premier siècle de notre ère, sans doute sous l'influence de l'Orient, on se mit à considérer les empereurs comme des dieux. Dans un empire devenu immense, le culte de l'empereur était considéré comme un puissant ciment d'unité entre des peuples très disparates. Dire de l'empereur qu'il est *Kyrios*, c'était une façon d'affirmer sa divinité. Dès lors, la confession chrétienne exclusive : "**Jésus-Christ est Seigneur**" était interprétée comme une prise de position politique lourde de conséquences, pouvant entraîner pour ceux qui la professaient l'accusation de rébellion contre l'autorité impériale. Ce fut souvent le prétexte, sinon la cause, de persécutions, car un chrétien ne pouvait dire "César est seigneur" s'il professait que "Jésus est Seigneur". Cette confession du Christ-Seigneur impliquait une soumission sans partage de la part des croyants à Celui qui avait donné sa vie pour leur salut et régnait auprès du Père, et elle en a conduit des multitudes au bûcher. C'est une preuve irréfutable de la foi des premiers chrétiens en la divinité de Jésus-Christ. Mais un argument biblique tout aussi clair s'y ajoute :

Seigneur et Yahvé

Il faut examiner la portée du titre *Kyrios*-Seigneur à partir des données de l'Ancien Testament. En effet, on rencontre le terme *Kyrios*, pour désigner Dieu, plus de mille fois dans la version des **Septante** (traduction grecque de l'Ancien Testament reconnue officiellement dans le judaïsme dès le II^{ème} siècle avant Jésus-Christ).

Les traducteurs de la Septante avaient choisi *Kyrios* pour traduire *Adonai*, terme hébreu signifiant “Seigneur”. Les Juifs en effet, par respect pour le Nom très Saint de Yahvé¹, ne le prononçaient pas en lisant les Ecritures, mais le remplaçaient par *Adonai*. En recourant au mot *Kyrios*, la Septante traduisait donc le nom propre que le peuple élu attribuait au Créateur des cieux et de la terre et qui avait fait alliance avec lui : *Adonai Yahvé*.

Le Nouveau Testament se conforme à cet usage. En effet, lorsque Jésus cite lui-même le fameux *Shema Israel* : “Ecoute, Israël” (Mc 12.29), parole solennelle du culte d’Israël, il dit (du moins c’est ainsi que Marc traduit ses propos en grec) : « Ecoute Israël, le *Kyrios* notre Dieu est le *Kyrios* un [ou unique]. » Or le texte hébreu s’exprime ainsi : “*Yahvé* notre Dieu, *Yahvé* est un.” (Dt 6.4-5)

Ces précisions d’ordre linguistique pourront paraître superflues à certains, mais elles ont une grande portée doctrinale : Jésus, entièrement soumis à son Père et scrupuleusement déterminé à respecter l’intégralité des Ecritures (Mt 5.17-19), a clairement endossé le nom réservé au Seigneur Dieu. Pour les auteurs bibliques, le titre de *Kyrios* attribué à Jésus-Christ affirme sa divinité. Or ils étaient des croyants d’origine juive n’ayant pas rejeté leur judaïsme — la plus strictement monothéiste parmi les religions de l’Antiquité.

Il est frappant, déjà, de s’arrêter un instant sur la citation d’Esaïe 40 (v.3) dans la bouche de Jean-Baptiste (Jn 1.23) : “Aplanissez le chemin du *Seigneur*” dit-il en évoquant son propre rôle à l’égard de Jésus. Or Esaïe dit : « Préparez au désert le chemin de Yahvé [*Kyrios*, dans la version des Septante], aplanissez dans les lieux arides une route pour *notre Dieu*. » D’emblée donc, le précurseur sait, et proclame, que Jésus est le Seigneur-Dieu. D’autres exemples pourraient être cités à partir des épîtres (par ex. Hébr. 1.10 citant le Psaume 102, v. 26 ; Romains 10.13 citant Joël 3.5, ou encore Philippiens 2.10 citant Esaïe 45.22b-23).

Ainsi, même si le terme “Seigneur” ne peut être pris dans son sens théologique le plus fort chaque fois qu’il apparaît dans le Nouveau Testament, il est, à de nombreuses reprises, le titre qui affirme de la façon la plus explicite sa divinité. “Mon Seigneur, mon Dieu”, dit Thomas placé devant l’évidence que le Crucifié a vaincu la mort. (Jn 20.28) « Dieu l’a souverainement élevé et lui a accordé le nom qui est au-dessus de tout nom ... afin que toute langue reconnaisse que *Jésus-Christ est le Seigneur*. » (Ph 2.9-11)

Il est notre Seigneur

Lorsque l’apôtre Paul utilise le terme “Seigneur”, ce n’est pas forcément dans une intention théologique déterminée. C’est sa façon la plus spontanée de parler de Celui qui agit aujourd’hui et qui règne sur l’Eglise et dans la vie du croyant. “Réjouissez-vous dans le Seigneur !” (Ph 3.1) ; “Si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur” (Rm 14.8) ; “Tychique, qui est, dans le Seigneur, le frère bien-aimé...” (Col 4.7). C’est par dizaines que de telles citations pourraient être ajoutées. Elles expriment au mieux la relation actuelle des chrétiens avec Jésus-Christ par le Saint-Esprit, cet autre Lui-même qui le rend présent dans le temps d’après l’Ascension. C’est le titre par lequel nous confessons notre foi dans sa position tant à la droite du Père que dans son Eglise et dans le cœur du croyant. C’est pourquoi il n’est pas surprenant que le titre “Seigneur” soit le plus fréquemment usité dans nos prières (il est probable qu’il désigne alors, implicitement, le Dieu trinitaire, sans distinction particulière entre ses trois Personnes).

Or la fréquence même de cet usage peut devenir un piège, et trop de prières entendues dans nos cultes et réunions, avec des “Seigneur” dans toutes les phrases, banalisent ce titre saint au point d’en faire un tic de langage fatigant pour le reste de l’assemblée... Il faut écouter l’avertissement de Jésus lui-même : “Pourquoi m’appellez-vous : Seigneur ! Seigneur ! et ne faites-vous pas ce que je dis ?” (Lc 6.46 ; Mt 7.21). Le terme *Kyrios*, celui par lequel l’esclave s’adressait à son maître, implique notre obéissance inconditionnelle. Nous ne pouvons pas servir deux maîtres (Jésus dit, littéralement : “Personne ne peut être l’esclave de deux *kyrioï*”, Mt 6.24). Confesser Jésus Seigneur, c’est proclamer sa divinité. C’est aussi reconnaître son autorité sur tous les domaines de nos vies, et pas seulement sur le plan “religieux”.

Le Seigneur qui nous libère

Quand nous confessons “Jésus-Christ est Seigneur”, nous le faisons face à toutes les autres prétendues seigneuries, à tous les déterminismes qui écrasent l’homme — psychologiques, héréditaires, sociaux ; face à tous les pouvoirs humains qui nous manipulent et revendiquent notre obéissance — politiques, idéologiques, économiques ; face à tous les pouvoirs spirituels et aux puissances occultes et religieuses qui font le siège de l’âme humaine. Même face aux serviteurs de Dieu tentés de manipuler les fidèles (abus spirituels).

Car la seigneurie du Christ, en faisant de nous ses esclaves, nous procure une immense libération ! Parce que “nous sommes au Seigneur” (Rm 14.8), aucun autre seigneur, aucun de ces tyrans usurpateurs ne peuvent faire valoir leurs droits sur notre vie. Il est notre chef de famille, notre patron, notre pape (disait Luther) ! Il est notre roi et notre empereur. Mais souvenons-nous que dans l’ordre du royaume de Dieu, les valeurs ne sont pas

¹ Yahvé est traduit dans certaines versions françaises (depuis Olivétan) par « l’Eternel », dans d’autres par « le Seigneur » (ou, en majuscules, « le SEIGNEUR »). D’autres enfin conservent « Yahvé » (ou le tétragramme YHWH), faute de trouver une traduction apte à rendre le sens mystérieux du Nom Saint.

les mêmes que dans ce monde-ci, les termes prennent même un sens paradoxal, ou plutôt sont enfin chargés de leur authentique signification. Le Seigneur n'est pas un dictateur, son pouvoir n'est pas oppressif : " Venez à moi, vous tous qui peinez sous la charge... ; car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos. " (Mt 11.28-30). Il est le Seigneur-serviteur : " Vous, vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître... " (Jn 13.13-14).

Ainsi, lorsque nous proclamons " Jésus est Seigneur ", nous faisons allégeance à son pouvoir suprême, nous affirmons la défaite de toute domination, de toute autorité, dans le ciel et sur la terre, et nous attendons avec assurance la manifestation de son règne divin. " Le Seigneur est proche " (Ph 4.5) – proximité dans le temps et dans l'espace. Et c'est pourquoi nous sommes réellement libres !

La liberté nous est offerte d'envisager notre présent et notre avenir sous l'éclairage du cantique de Philippiens 2 : " Dieu a souverainement élevé [celui qui s'est fait serviteur, obéissant jusqu'à la mort de la croix], et lui a accordé le nom au-dessus de tout nom, pour qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue reconnaisse que Jésus-Christ est le *Kyrios*, à la gloire de Dieu, le Père. " (v. 9-11).

Lorsque nous prenons au sérieux la portée de ce titre et confessons " Jésus-Christ est SEIGNEUR ", nous recevons aussi l'assurance de sa présence en nous : " Personne ne peut dire : Jésus est le Seigneur ! sinon par l'Esprit-Saint. " (1 Co 12.3)

III.- " TU ES LE CHRIST, LE FILS DU DIEU VIVANT "

Le terme grec *Christos* signifie "Oint", et traduit le mot hébreu *Mashiah* — Messie. Il s'agit donc d'un titre, le Christ (on dit *le* Messie, ou le Seigneur), et c'est dans ce sens qu'il apparaît généralement dans les évangiles.

Mais dans les épîtres, notamment chez Paul, ce terme fait souvent figure de nom propre² (Christ, sans article, ou Jésus-Christ, ou Christ-Jésus). Les chrétiens évangéliques préfèrent le plus souvent dire " Christ " sans article, pour marquer une plus grande intimité (*le* Christ leur paraît plus distant, plus théologique), mais au risque de perdre de vue la véritable portée de certains textes bibliques. En effet, quand " Christ " apparaît avec l'article et a valeur de titre, sa signification est précise, porteuse d'une forte densité doctrinale (généralement en relation avec les prophéties messianiques de l'Ancien Testament).

Cette densité se devine dans des paroles comme celles de Paul dans la synagogue de Thessalonique : " Ce Jésus que, moi, je vous annonce, *c'est lui qui est le Christ !* " (le Messie que vous attendez depuis si longtemps, Ac 17.3) ; ou dans la première conclusion de l'évangile de Jean : " Ces [signes] sont écrits pour que vous croyiez que *Jésus est le Christ*, le Fils de Dieu, et que, par cette foi, vous ayez la vie en son nom " (Jn 20.31) ; ou dans la confession de Césarée de Philippe " Simon Pierre lui dit : Toi, *tu es le Christ*, le Fils du Dieu vivant. " (Mt 16.16)

Quelle que soit l'importance de ce titre, nous en parlerons brièvement, puisqu'un autre chapitre de ce cours traite ce sujet (« L'attente messianique et la prédication du Royaume »)

Le roi envoyé par Dieu et revêtu de sa puissance

Dans l'Ancien Testament, un *Mashiah* — un Oint — est un homme que Dieu a choisi pour lui confier une mission particulière auprès du peuple, en vue de laquelle il est revêtu d'une force et d'une autorité divines, par le Saint-Esprit. Le geste de l'onction, exécuté par un homme mandaté par Dieu, est le signe de cette élection, de ce revêtement.

Un prêtre (Ex 28.41, Lv 4.3 ; 6.15) ou un prophète (1 R 19.16) peuvent être des oints. Mais l'onction est avant tout accordée aux rois, dans la mesure où ils sont reconnus comme les représentants (et non les détenteurs) du pouvoir divin. Fréquemment dans les Psaumes ou dans les livres de Samuel, l'expression " l'oint du Seigneur " ou " son oint " désigne le roi. Oint, le roi est le lieu-tenant du Seigneur-Dieu au milieu de son peuple, pour le conduire sur le chemin de la foi, de la délivrance – la royauté de Dieu demeurant la seule véritable autorité à laquelle le peuple est soumis (mais la frontière est mince entre onction et usurpation : cf. 1 S 8.7).

Il est étonnant que le prophète Élie doive oindre un roi païen, Hazaël roi de Syrie, pour en faire l'exécuteur du châtiment divin sur Israël (1 R 19.16), et que Cyrus, roi de Perse, soit appelé par Dieu " mon oint ", en tant qu'instrument désigné par Dieu pour le rétablissement d'Israël (És 45.1). Dans ces derniers cas évidemment, l'onction est ponctuelle, concernant une mission voulue de Dieu, précise et limitée.

² G.E. Ladd émet l'hypothèse assez logique que *Christos* soit devenu un nom propre quand l'Évangile de Jésus comme Messie a atteint le monde des païens, ceux-ci ne saisissant pas la signification de l'onction dans la tradition juive. (G.E. Ladd, *Théologie du Nouveau Testament* nouvelle éd. en 1 vol., Cléon d'Andran et Lausanne, Excelsis et PBU, 1999, p. 147).

Messie des Juifs — Christ des nations

Le titre de Messie est-il à usage exclusif de la prédication aux Juifs ? Sans doute ce terme était (et reste pour les Juifs croyants) chargé d'une signification et riche d'une espérance que les Gentils que nous sommes ne peuvent saisir dans toute leur ampleur, à moins de pénétrer profondément dans le mouvement de l'histoire d'Israël.

Il est toutefois frappant que, très tôt, le titre de Messie ait été traduit en grec. La toute première fois où les croyants sont appelés chrétiens (*christianoï*, litt. “*christ-iens*”) — ce qui veut simplement dire messianistes — c'est dans un contexte de la première Eglise en terre païenne, Antioche. (Ac 11.26)

Mis à part par Dieu, Israël n'a pas une destinée inverse de celle de l'ensemble de l'humanité. Au contraire, ce peuple vit plus intensément que les autres le même drame du péché, et bénéficie de la même miséricorde de Dieu. En d'autres termes, si Israël a perçu avec une acuité unique l'urgence de l'intervention de Dieu par le Messie promis, cette même attente, cette même urgence, plus diffuse parce qu'ignorante de la parole des prophètes, existe dans le monde non-juif. Comme les Juifs, toute l'humanité souffre et soupire, à l'affût d'un libérateur. Son ignorance lui fait donner toutes sortes de noms et de formes à cette attente. Victimes de faux-dieux et de l'esclavage religieux ou idéologique dont les promesses sont sans cesse trahies, les hommes désespèrent de la délivrance. Comme les Juifs, ils sont loin de vivre la beauté de leur vocation humaine : l'humanité entière a perdu de vue la plénitude du projet que Dieu a formé pour elle en la créant à son image. L'histoire humaine est une longue suite de désillusions et de tromperies, de même que l'histoire d'Israël, selon l'Ancien Testament paraît être un démenti de la promesse faite par Dieu à Abraham et réitérée à David.

Mais si Dieu n'a pas abandonné son peuple ni renié ses promesses, il n'a pas non plus renoncé au salut des nations ni laissé choir les créatures faites à son image. C'est pourquoi **le Messie des Juifs est le Christ des nations**, et la traduction de ce titre est bien plus qu'une démarche de nature linguistique. C'est le transfert à un niveau universel de la bonne nouvelle qui a retenti pour les Juifs dans la nuit de Noël : “ Il vous est né un Sauveur, qui est le *Christ*, le Seigneur. ” Ce Messie-Christ a reçu de Dieu, son Père, la mission d'affranchir Juifs et païens de la puissance de l'occupant, non pas de Rome toutefois, mais du prince de ce monde, le diable, “et de délivrer tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient retenus dans l'esclavage toute leur vie.” (Hé 2.15).

Nous l'attendons !

Le titre “le Christ”, s'il exprime qui fut réellement le Fils de Dieu incarné il y a deux mille ans en Jésus de Nazareth, est aussi un titre chargé d'une attente eschatologique. Les prophéties messianiques sont loin d'avoir connu un accomplissement total. Même si les prophètes ont eu recours à des hyperboles pour décrire les splendeurs du royaume attendu, nous savons, par l'enseignement du Nouveau Testament et par notre vécu, qu'il n'est pas advenu, que nous sommes dans le temps du “déjà” et du “pas encore”. Ceux qui font mine de l'oublier sont tôt ou tard rattrapés par la réalité. Le grand renouvellement annoncé ne s'est pas encore pleinement réalisé — et ce que nous attendons est infiniment plus glorieux que ce que nous pouvons connaître de meilleur dans une vie de chrétien. En un sens, nous attendons le Messie-Christ avec persévérance, par l'Esprit-Saint qui vit en nous, et nous donne la perspective d'un avenir glorieux (Col 1.27 : « Le Christ en vous, l'espérance de la gloire »). Ce Messie-Christ, nous pouvons l'appeler par son nom : *Jésus-Christ* et nous connaissons jusqu'où est allé son amour pour que la porte de son Royaume nous soit ouverte, par grâce, malgré notre indignité naturelle.

Dès lors, ce qui alimente notre espérance, ce n'est pas le rêve nostalgique d'un âge d'or, ni l'utopie futuriste d'une société idéale, mais la personne même du Roi, le Christ, venu jusqu'à nous.

IV.- “ VOICI L'AGNEAU DE DIEU ”

Parmi les divers noms et titres donnés à Jésus-Christ dans le premier chapitre de l'évangile de Jean, celui d'*Agneau de Dieu* revêt une importance particulière, car il est répété à deux reprises par celui que Dieu a suscité pour annoncer et préparer la venue de son Fils, Jean-Baptiste (Jn 1.29,36).

Un agneau sans défaut et sans taches

Comme c'est le cas pour la plupart des titres christologiques, celui-ci interprète la personne et l'œuvre du Christ à partir de l'Ancien Testament. On sait l'importance de l'agneau parmi les animaux que les Israélites devaient offrir pour leurs innombrables sacrifices. Voyez par exemple, Lv 4.32 ; 5.6 ; 14.12 ; Nb 6.12... Or il s'agit, dans ces quatre textes, du “ sacrifice de culpabilité ”. L'agneau, symbole d'innocence et de douceur sans défense, était mis à mort pour une faute qui n'était pas la sienne. Son caractère était rituellement pur et “ moralement ” (si on ose s'exprimer ainsi pour un animal !) inoffensif : c'était à cause de la culpabilité d'un autre, que cet animal était sacrifié ; il se substituait à celui qui l'offrait pour subir la sanction encourue par ce péché. Son immolation mettait donc en évidence à la fois la conséquence du péché, c'est-à-dire la mort, et la miséricorde de Dieu qui,

acceptant cette substitution, signifiait qu'il voulait détruire le péché et pardonner au pécheur.

Entendant Jean-Baptiste désigner Jésus comme "l'Agneau de Dieu qui ôte le péché", les Juifs durent immédiatement faire la relation avec les sacrifices d'expiation. Mais Jean précise : Voici l'Agneau de Dieu. Non pas un parmi les milliers offerts chaque année, mais l'unique, le véritable, celui dont tous les autres ne pouvaient qu'être des préfigurations. Et c'était l'Agneau *de Dieu*, fourni par Lui et non par l'homme, tout comme le béliet prenant la place d'Isaac pour être immolé sur l'autel dressé par Abraham au mont Morija (Gn 22).

Cet Agneau, dit Jean-Baptiste, "ôte le péché du monde". Le verbe signifie enlever, effacer. On le retrouve dans 1 Jn 3.5 : " Il s'est manifesté, lui [le Seigneur], pour enlever les péchés. " C'est sans doute au moment du baptême de Jésus que Jean l'a désigné comme Agneau de Dieu. Or, de ce baptême, signe de repentance, Jésus n'avait nul besoin, lui qui était sans péché. Mais en passant par ce rite, il dit vouloir "accomplir toute justice" (Mt 3.15), en anticipation de la Croix où il portera réellement sur lui le péché du monde. "Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait pour nous péché, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu." (2 Co 5.21) Loin de se dissocier de la condition humaine déchue au nom de sa pureté, il s'en rend solidaire jusque dans ses conséquences extrêmes. Il est réellement d'Agneau de Dieu, pur et sans taches, qui endosse le péché du monde en versant son sang. Notre prochain chapitre traitera du Serviteur du Seigneur, figure que développe particulièrement le chapitre 53 d'Esaië. On peut supposer que Jean-Baptiste avait le thème du Serviteur souffrant présent à l'esprit lorsqu'il s'est trouvé devant Jésus, et que le terme araméen qu'il a probablement utilisé était *talya*, qu'on traduit par "agneau", mais aussi par "garçon, serviteur".

L'agneau de la Pâque

Pour les Juifs, l'agneau, c'est aussi et surtout l'agneau de la Pâque, celui dont le sang, répandu sur le cadre de la porte des cases des Hébreux esclaves en Égypte, avait marqué leur appartenance au peuple de l'alliance au jour du jugement, les protégeant de la mort et leur ouvrant le chemin de la liberté vers la terre promise. (Ex 12.5-6,13) Année après année, siècle après siècle, cet agneau était consommé dans les familles juives en mémoire de cet événement fondateur, comme une prise de conscience que la délivrance reçue par les pères dans un lointain passé, vécue en leur propre temps, était attendue avec espérance. Jésus, partageant sa dernière Pâque avec ses disciples dans la chambre haute, s'est lui-même identifié à cet agneau offert en sacrifice dont le sang répandu brise les chaînes de l'esclavage, scelle une alliance nouvelle, ôte les péchés et met en route vers le Royaume éternel. (Mt 26.26-28)

Gloire à l'Agneau immolé

L'appellation " Agneau " ne se retrouve plus dans la suite l'évangile de Jean, ni dans les évangiles synoptiques.

Par contre, il saute aux yeux que l'Agneau est le titre de prédilection du livre de l'Apocalypse pour désigner le Christ glorifié. On le rencontre à plus de vingt reprises. Il est question du sang de l'Agneau (7.14 ; 12.11), de l'Agneau immolé (5.12 ; 13.8). Mais paradoxalement, compte tenu de la fragilité et de la douceur qu'évoque le caractère de cet animal, c'est le plus souvent le triomphe et la gloire qui sont associés à cette figure du Christ. Ainsi : "Ils disaient d'une voix forte : l'agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. (...) A celui qui est sur le trône et à l'agneau, la bénédiction, l'honneur, la gloire et le pouvoir à tout jamais !" (Ap 5.12-13 – sans doute la doxologie la plus majestueuse de toute la Bible). L'achèvement de l'histoire du monde est évoqué au travers de l'image des noces de l'Agneau (19.7,9). Mais le plus surprenant est Apocalypse 6.16 : "Ils disaient aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, cachez-nous de celui qui est assis sur le trône, et de *la colère de l'agneau*." Difficile d'imaginer un agneau en colère ! L'Apocalypse veut frapper de saisissement le lecteur en "jouant" de la sorte avec les symboles. Cette scène du chapitre 6 est reliée à l'ouverture des six premiers sceaux. Or au début du chapitre précédent, nous apprenons que Jean a pleuré en constatant que nul n'avait été trouvé digne d'ouvrir le livre et ses sept sceaux, mais qu'il lui fut répondu (v.5) : " Ne pleure pas ; *le lion de la tribu de Juda* peut ouvrir le livre et ses sept sceaux. " Puis, au début du chapitre 6, nous lisons ces mots : " Je regardai quand *l'Agneau* ouvrit un des sept sceaux. "(v.1) Notre Seigneur est donc à la fois le Lion et l'Agneau, deux créatures aux caractères notoirement incompatibles ! Dès lors, le Lion de Juda de l'Apocalypse n'est pas un tyran terrifiant et sanguinaire, mais accomplit sa mission en prenant la figure d'un Agneau mené à la boucherie !

Renversement de l'échelle des valeurs

Ainsi, le Vainqueur qui triomphe en anéantissant la puissance du mal et règne avec Dieu éternellement sur la nouvelle création, est présenté sous les traits de celui qui est venu sur la terre dans l'abaissement et la faiblesse, livré sans résistance à la torture et à la mort. « Semblable à l'agneau qu'on mène à la boucherie, à une brebis muette devant ceux qui la tondent : il n'a pas ouvert la bouche. » (Es 53.7) Celui qui est notre Juge, est celui qui a subi le jugement à notre place. C'est par l'immense faiblesse de la Croix qu'il a vaincu la puissance de rébellion contre Dieu, et la mort elle-même (Hé 2.9,14 ; Col 2.15). « Or nous, nous proclamons un Christ

crucifié, cause de chute pour les Juifs et folie pour les non-Juifs ; mais pour eux qui sont appelés, Juifs et Grecs, un Christ qui est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Car la folie de Dieu est plus sage que les humains, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les humains. » (1 Co 1.23-25)

Heureux bouleversement total des valeurs ! Car il n'est pas difficile de voir où nous conduisent la puissance et la sagesse selon ce monde. Notre espérance, c'est qu'il existe une sagesse différente et une puissance différente. Un triomphe, non par l'écrasement de l'autre, mais par son relèvement, une puissance qui ne se nourrit pas de l'affaiblissement d'autrui, mais qui le rend fort à son tour. Quand nous confessons le Dieu Tout-Puissant, ce serait gravement errer que de projeter sur lui ce que nous pourrions concevoir sous ce terme à partir de ce que nous voyons chez les puissants de ce monde. Le Dieu révélé en Jésus-Christ est certes tout puissant, mais non à la manière d'un Jupiter ou d'un empereur conquérant, qu'il se nomme Alexandre le Grand, Jules César, Gengis Khan ou Napoléon !

Au cours des siècles, l'image de l'Agneau semble avoir eu une place plus importante dans l'art chrétien que dans les écrits théologiques. Elle a eu cependant un fort impact en Allemagne au XVIII^e siècle, dans les milieux liés au réveil piétiste, plus particulièrement dans le mouvement morave – parfois il est vrai avec une certaine exagération sentimentale due au romantisme ambiant. Néanmoins, le courage extraordinaire des missionnaires moraves s'en allant, au péril de leur vie, porter la bonne nouvelle de l'amour de Dieu aux populations les plus méprisées de la terre prouve qu'une saine " théologie de l'Agneau ", loin de pousser à la mièvrerie émotionnelle et au repli sur des états d'âme individuels, développe le sens du don de soi pour le salut des autres. De cet attachement des moraves à la figure de l'Agneau de Dieu, il reste un témoignage vivant et précieux au travers de nombreux cantiques que le Réveil du XIX^e siècle a repris pour les conserver jusqu'à... récemment.

Dans notre société urbanisée, l'image de l'agneau est étrangère, voire étrange. Plus encore : alors que les gens sont dans une ignorance complète des thèmes principaux de l'Ancien Testament, parler du " sang de l'Agneau immolé qui nous lave de nos péchés et nous rend plus blancs que la neige " est un langage qui ne communique pas – c'est le moins qu'on puisse dire ! – même si nous croyons exprimer beaucoup. Il nous faut rechercher la sagesse des apôtres qui ont choisi des termes aptes à susciter un écho chez leurs auditeurs étrangers au langage biblique. L'Esprit Saint leur a donné de le faire sans vider l'Evangile de sa substance. L'enjeu pour nous aujourd'hui, c'est de pouvoir partager de façon intelligible la richesse contenue dans ce message : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde ». Or le jour de la Pentecôte, ce sont les apôtres qui ont parlé les langues multiples de leurs auditeurs étrangers, et non les étrangers qui ont appris l'araméen ! De même avons-nous à fournir nous-mêmes un effort de traduction, et surtout à demander au Saint-Esprit de nous équiper pour communiquer la vérité éternelle dans un langage qui parle à nos contemporains.

V.- LE SERVITEUR DE L'ÉTERNEL

« Le Fils de l'homme n'est pas venu pour se faire servir, mais pour *servir et donner sa vie* en rançon pour une multitude. » (Mc 10.45)

Si on évaluait l'importance d'un titre christologique à la fréquence de sa présence dans les Ecritures, on serait enclin à ne pas s'arrêter longuement sur l'expression "le Serviteur de l'Eternel" (en hébreu : *Ebed Yahvé*). En ce qui concerne l'Ancien Testament, on ne la rencontre que dans les quatre passages du livre d'Esaïe connus sous le nom de « cantiques du Serviteur³ », et les mentions explicites de ce titre pour désigner Jésus dans le Nouveau Testament sont assez rares. Ce n'est pas non plus un terme qui a connu un usage courant au cours de l'histoire de l'Eglise, sinon parmi les premiers auteurs chrétiens non canoniques. Et pourtant, le contenu de cette expression est fondamental pour notre compréhension de l'œuvre accomplie par le Christ pour notre salut.

Il aurait été possible de regrouper dans un même chapitre les données relatives à l'"Agneau de Dieu" et au "Serviteur de l'Eternel", car ils présentent deux aspects quasi identiques du ministère du Sauveur : sa souffrance expiatoire en faveur de l'homme pécheur. L'Agneau de Dieu se réfère au rituel et aux fêtes d'Israël dans un contexte sacerdotal, alors que les cantiques du Serviteur du Seigneur appartiennent au message prophétique. Mais l'image de l'agneau immolé apparaît dans le texte le plus complet décrivant le Serviteur du Seigneur, Esaïe 53 : « Semblable à un agneau mené à l'abattoir, tout comme la brebis muette devant ceux qui la tondent, il n'a pas dit un mot. » (v. 7)

Qui donc est ce Serviteur ?

Cette figure vétéro-testamentaire du Serviteur de l'Eternel a été l'un des points chauds de la controverse entre

³ Es. 42.1-9 ; 49.1-6 ; 50.1-11 ; 52.13-53.12.

juifs et chrétiens au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne⁴. La question posée à Philippe par le ministre éthiopien lisant Esaïe 53, a été mille fois débattue avec passion : « De qui le prophète dit-il cela ? De lui-même ou de quelqu'un d'autre ? » (Ac 8.34) Le traité *Dialogue avec le Juif Tryphon*, de Justin Martyr (vers 150 ap. J.-C.) tourne essentiellement autour de cette question.

« Qui est le Serviteur ? Le Serviteur n'est pas la simple représentation littéraire d'Israël, ou de son élite, car il a une mission à son égard (49.6) et les contrastes sont aigus ; il est bien Israël (49.3), mais dans ce sens qu'il remplit lui seul la vocation qu'Israël a trahie, qu'il est lui seul le Reste du reste⁵. » Cependant, à la différence du Messie – lui aussi chargé du rétablissement de l'alliance – le Serviteur le fait au travers d'un chemin d'abaissement. Méconnu et rejeté, il n'aura rien d'un roi conquérant : « Il ne criera pas, il n'élèvera pas la voix, il ne se fera pas entendre dans les rues. Il ne brisera pas le roseau qui ploie, il n'éteindra pas la mèche qui vacille. » (Es 42.2-3) De même : « J'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ; je n'ai pas dérobé mon visage aux outrages et aux crachats. » (Es 50.6) Et pourtant sa mission ne sera pas un échec ! Bien au contraire : « Il ne vacillera pas, il ne ploiera pas, jusqu'à ce qu'il ait établi l'équité sur la terre. » (50.4) L'œuvre du Serviteur sera celle qu'on attend du Messie, mais au moyen de la voie paradoxale de la souffrance, et non de la suprématie militaire

Les miracles et la Croix

La théologie et la prédication chrétiennes, dès les origines et tout au long de l'histoire, se sont particulièrement fondées sur le dernier cantique du Serviteur pour interpréter le sens de la Croix. On nomme parfois Esaïe 53 le "cinquième évangile", et ce texte est considéré comme la prophétie vétéro-testamentaire la plus évidente concernant Jésus-Christ crucifié. Avec raison ! Pourtant, les évangiles ne citent que deux fois textuellement ce cantique, et dans des contextes qui ne sont pas directement reliés à la mort du Seigneur. Matthieu (8.17) met le ministère de guérison de Jésus sous l'éclairage d'Esaïe 53.4 : « Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies. » L'importance de cette citation est capitale : c'est au prix de sa propre souffrance et de sa mort que Jésus a guéri et délivré. Ses miracles ne sont pas « simplement » des actions d'éclat, ni même uniquement des gestes de compassion. Jésus n'est pas un thaumaturge⁶ ! Quand il chasse un démon ou restaure un corps infirme, il proclame sa victoire sur la puissance de l'Ennemi. Mais cette victoire n'a été remportée nulle part ailleurs qu'à Golgotha. C'est pourquoi, dans l'Eglise du Christ, on ne devrait reconnaître un don de guérison, ou un don de délivrance, que s'ils sont étroitement reliés à la prédication de la Croix.

Cela nous fait mieux saisir que les miracles de Jésus, signes de sa domination sur tout pouvoir et sur toute autorité, et sa crucifixion, lieu de son abaissement et de son anéantissement, ne doivent pas être compris comme deux aspects contradictoires de son œuvre : C'est bien d'une seule et même réalité qu'il s'agit. L'apôtre Paul l'indique clairement dans Colossiens 2.15 : « Il a dépouillé les principautés et les pouvoirs, et les a publiquement livrés en spectacle, en triomphant d'eux *par la croix*. »

L'autre citation d'Esaïe 53 dans les évangiles est plus directement liée à la Passion. Elle est le fait de Jésus lui-même au moment où il quitte la chambre haute pour se rendre au jardin de Gethsémani avec des épées : « Je vous le dis, il faut que ce qui est écrit s'accomplisse en moi : il a même été compté avec les sans-loi. Et, en effet, ce qui me concerne touche à sa fin (ou : va être accompli). » (Luc 23.37, citant Esaïe 53.12) Cette citation concerne un élément périphérique du récit de la Passion, mais témoigne que Jésus a clairement conscience que c'est de lui dont parle Esaïe 53.

Jésus s'est identifié au Serviteur du Seigneur et a vu dans son « service » infiniment plus qu'un acte de dévouement : il l'a étroitement rattaché au sacrifice de sa vie : « (il est venu) pour servir et donner sa vie en rançon. » Il en va de même quand, dans la chambre haute, Jésus, voyant les rivalités dresser les disciples les uns contre les autres, leur donne ce dernier enseignement : « Qui est le plus grand, celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, cependant, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. » (Lc 22.27) C'est sans doute à ce moment-là qu'il « mit le comble à son amour pour les siens » en accomplissant l'acte de l'esclave, leur lavant les pieds, un acte interprété comme une préfiguration de la Croix (v.7-10)

Le Messie souffrant

C'est dans la réunion de ces deux figures prophétiques – le Messie et le Serviteur souffrant – que réside le mystère de l'Evangile et le motif du « secret messianique ». Jésus n'aurait été qu'un faux Messie, un de plus, s'il avait cédé à la tentation d'une victoire sans la Croix, s'il avait prétendu à la messianité sans endosser le ministère du Serviteur souffrant. En effet, la libération que Dieu accorde par son Messie n'élide pas le problème

⁴ En particulier le *Dialogue avec le Juif Tryphon*, de Justin Martyr (mort vers l'an 165), ou, au 3^{ème} siècle, le *Contre Celse* d'Origène (1.55). Michael Green dans *L'Evangélisation dans l'Eglise primitive* (Ed. Groupes Missionnaires et Emmaüs, Lavigny et St-Légier, 1981) présente un tour d'horizon de la question (voir p. 88ss).

⁵ H. Blocher, *op. cit.*, p. 36.

⁶ C'est-à-dire un « faiseur de miracles ».

de la cause profonde de l'esclavage des êtres humains. Au contraire, la délivrance de la puissance du mal découle du châtement s'abattant sur le Serviteur du Seigneur en tant que représentant de la race humaine contaminée par le péché.

Le problème, c'est que les Juifs contemporains de Jésus étaient dans l'attente d'une libération messianique – donc accordée par leur Dieu, et en cela ils étaient dans la fidélité de la foi – mais ils n'étaient pas prêts à reconnaître qu'elle ne pourrait leur être accordée qu'au travers du ministère du Serviteur frappé par la condamnation qui devait les atteindre. Les gens « veulent un roi pour les délivrer de Rome, non un Sauveur pour les racheter de leurs péchés » (Ladd). Car ils n'admettaient pas que leur endurcissement spirituel était la cause véritable de leur situation dramatique. Ils préféraient y voir les conséquences d'une conjoncture politico-militaire qui avait tourné à leur détriment. En cela, les Juifs du I^{er} siècle sont les parfaits représentants de l'humanité tout entière. Les hommes cherchent toujours à leurs maux des causes politiques, économiques, sociales, héréditaires, psychologiques, etc., et les remèdes qu'ils préconisent s'avèrent décevants et inutiles car, faute d'un diagnostic véritable, ils n'attaquent pas le mal à la racine. C'est ainsi que les faux messianismes pullulent aujourd'hui, qu'ils se parent du vocabulaire d'une idéologie politique, de la séduction religieuse, du prestige scientifique et technologique ou de toute autre promesse de bonheur immédiat et à bon marché. Ils font l'économie de la repentance, mais « soignent à la légère la plaie de mon peuple » comme le dit Jérémie (6.14), et la laissent s'infecter. Et la paix qu'ils annoncent n'est pas un véritable *shalom*, poursuit le prophète dans le même verset (« Paix, paix ! disent-ils, et il n'y pas point de paix »), car ils refusent de reconnaître ce qu'Esaië exprimera sans équivoque : « Le châtement qui nous donne la paix est tombée sur lui et c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris. » (53.5) Voulant un christ qui résolve leurs difficultés sans être en même temps un serviteur souffrant à leur place, les hommes se vouent en définitive à toutes sortes d'antichrists.

Le scandale de la Croix

Reconnaître que le Messie libérateur ne peut accomplir son œuvre qu'en étant le Serviteur souffrant, tel est l'enjeu de la discussion dramatique entre Jésus et Simon Pierre après la confession de foi de Césarée de Philippe : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Jésus annonce alors ses souffrances et sa mort et Pierre « le prit à part et se mit à le rabrouer en disant : Dieu t'en préserve, Seigneur ! Cela ne t'arrivera jamais. » (Mt 16.16, et 21-22). Pour Pierre, il est incohérent que Jésus, après avoir reconnu l'inspiration divine de sa confession messianique, annonce son échec et son rejet. La dureté, unique dans l'Evangile, avec laquelle Jésus réplique témoigne que nous sommes ici au cœur du problème de la rédemption : « Va t'en derrière moi, Satan ! Tu es pour moi une cause de chute, car tu ne penses pas comme Dieu, mais comme les humains. » (v.23) Elle nous fait entrevoir le terrible combat que Jésus a dû mener, dès les quarante jours au désert (les « tentations messianiques ») jusqu'au Jardin des Oliviers, pour accepter l'issue de sa mission. Elle nous fait prendre conscience à quel point « la parole de la croix est une folie pour ceux qui vont à leur perte, mais pour nous qui sommes sur la voie du salut, elle est puissance de Dieu. » (1 Co 1.18)

Selon les Ecritures

A trois reprises au moins, Jésus a annoncé aux disciples ses prochaines souffrances et sa mort en les situant sans équivoque dans le plan de Dieu révélé par les Ecritures. Le premier de ces cas cités par Matthieu suit immédiatement, et c'est loin d'être un hasard, la confession de Pierre affirmant que Jésus est le Christ (Messie), le Fils de Dieu. Jésus acquiesce, mais recommande aux disciples de ne pas divulguer cette vérité, puis Matthieu ajoute : « Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il lui *fallait* aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, être tué et se réveiller le troisième jour. » (Mt 16.21, cf. également 17.22 et 20.18). Il en va de même des textes parallèles, notamment Luc 18.31-33 : « Voici nous montons à Jérusalem ; *tout ce qui a été écrit par l'entremise des prophètes* au sujet du Fils de l'homme s'accomplira. (...) On le fouettera, puis on le tuera. » Lors de son arrestation au Jardin de Gethsémané, Jésus dit à Pierre qui brandit une épée de la remettre au fourreau : « Penses-tu que je ne puisse pas supplier mon Père, qui me fournirait à l'instant plus de douze légions d'anges ? *Comment donc s'accompliraient les Ecritures*, d'après lesquelles il doit en être ainsi ? » (Mt 26.53-54) C'est sans doute à Esaïe 53 que se réfère Jésus lorsqu'il fait allusion à l'accomplissement des Ecritures à propos de ses souffrances. Luc note, par une triple répétition, la profonde incapacité des disciples à comprendre les paroles du Maître : « Mais ils n'y comprirent rien ; le sens de cette parole leur restait caché ; ils ne savaient pas ce que cela voulait dire. » (v.34). Luc veut souligner que les disciples, avant la résurrection, ne pouvaient comprendre comment des prophéties concernant le Serviteur de l'Eternel s'articulaient avec d'autres figures vétéro-testamentaires logiquement incompatibles.

La réaction scandalisée de Simon Pierre mentionnée plus haut (Mt 16.16), qui ne peut admettre l'idée d'un Messie souffrant, sera celle du judaïsme en général face à la prédication des apôtres. C'est pourquoi, les leur tâche principale, dans les synagogues, sera d'argumenter en se fondant sur les Ecritures, pour établir que la délivrance messianique devait passer par l'expiation. L'importance d'un texte comme Esaïe 53 dans cette

argumentation est évidente.

Jésus, après sa résurrection, a dûment préparé les apôtres à cette tâche, comme en témoigne Luc : « Jésus leur dit : C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous ; il fallait que s'accomplisse tout ce qui est écrit à mon sujet dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes. Alors il leur ouvrit l'intelligence pour comprendre les Ecritures. Et il leur dit : Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait... » (Luc 24.44-46). Luc 24.25-27 (les disciples d'Emmaüs) va dans le même sens.

Le livre des Actes atteste que les Apôtres savaient et confessaient que leur Messie était le Serviteur de l'Eternel. Nous avons fait allusion au début de ce chapitre à la question soulevée par le ministre éthiopien lisant sur son char la description des souffrances du Serviteur dans le rouleau du livre d'Esaië. Le récit continue par ces mots : « Alors Philippe, commençant par cette Ecriture (il s'agit du v. 7 d'Esaië 53), lui annonça la bonne nouvelle de Jésus. » (Ac 8.30-35). Selon Actes 17.1-3, Paul, durant trois sabbats dans la synagogue de Thessalonique, « discuta avec eux, à partir des Ecritures, dont il ouvrait le sens pour établir que le Christ [Messie] devait souffrir et se relever d'entre les morts. Ce Jésus que, moi, je vous annonce, disait-il, c'est lui qui est le Christ. » Le discours de Paul au roi Agrippa développe le même argument (Ac 26.22-23).

Dans ses épîtres, l'apôtre Paul n'a pas recours au titre « Serviteur » pour parler de Jésus-Christ, sauf en Philippiens 2.7. Mais quand il rappelle la substance de son message, il dit de la mort du Christ qu'elle est « selon les Ecritures. » (1 Co 15.3)

L'apôtre Pierre, dans sa première lettre, développe une paraphrase d'un fragment d'Esaië 53. Il rappelle aux croyants que leurs souffrances sont le prolongement de celle du Serviteur du Seigneur : « Si vous endurez la souffrance en faisant le bien, c'est une grâce devant Dieu. C'est à cela en effet que vous avez été appelés, parce que Christ lui-même a souffert pour vous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses traces. *Il n'a pas commis de péché et on n'a pas trouvé de ruse dans sa bouche.* » (1 Pi 2.21-22, se référant à Es 53.9). Puis Pierre poursuit l'allusion au cantique du Serviteur : « *Il a lui-même porté nos péchés* en son corps sur le bois, afin que, morts au péché nous vivions pour la justice ; et *c'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris*. Car vous étiez *comme des moutons qui s'égarèrent*, mais maintenant vous êtes retournés vers celui qui est votre berger et votre gardien. » (1 Pi 2.25-25, citant Es 53.4, 12,5,6s ; les italiques signalent les citations textuelles d'Esaië 53).

Tant dans ses discours des Actes que dans sa première épître, Pierre montre qu'il a pleinement assimilé ce qui, avant sa conversion, lui avait paru scandaleux au plus haut point : la souffrance du Messie.

Au cœur de l'Evangile

Au-delà de telle ou telle citation, le message clair et constant de la Parole de Dieu, c'est que pour sauver les hommes, Jésus-Christ le Fils de Dieu a donné sa vie. Celui que Dieu a offert au monde pour le salut n'est pas venu déployer la force du Tout-Puissant en écrasant ce qui s'opposait à sa volonté. Il n'a pas usé de la contrainte pour s'imposer, il n'a fait violence à personne. Le Dieu créateur des cieux et de la terre a voulu nous rencontrer sous les traits d'un homme sans prestige, sans prestance : « Il n'avait ni apparence ni éclat pour que nous le regardions, et son aspect n'avait rien pour nous attirer. Méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance, semblable à celui dont on se détourne, il était méprisé, nous ne l'avons pas estimé. » (Es 53.2-3). « Il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le *Kyrios*. Et ceci sera pour vous un signe : vous trouverez un nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire. » (Lc 2.12⁷) Quel renversement complet par rapport aux normes de ce monde, par rapport aux valeurs les plus estimées des religions ! « Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente », disait avec raison Jean-Jacques Rousseau en parlant de la mort du Christ en croix.

Alors que les hommes cherchent à en imposer aux autres et à s'imposer à eux, à se servir d'eux et à les asservir, alors que la puissance des grands se nourrit de l'affaiblissement des petits, la figure du Serviteur du Seigneur est l'interrogation la plus radicale qui puisse être adressée au monde. Et à l'Eglise aussi. Car elle (c'est-à-dire nous) raisonne trop souvent en termes d'influence, de prestige, de moyens financiers, techniques et intellectuels, voire en termes de miracles et de puissance. En fait, elle est sans cesse tentée de prouver sa supériorité en trahissant Celui dont elle se réclame. Elle se mesure aux idéologies de ce monde en évaluant des rapports de forces afin d'entreprendre son action uniquement s'ils semblent jouer en sa faveur. Elle est sans cesse menacée de se tromper d'armes, de se tromper de combat. Et elle devient stérile dans son témoignage de paix, de grâce et de service à l'image de son Maître, car elle reste conforme aux échelles de valeurs du monde qui l'a réduit au silence et l'a rejeté. Il s'agit, en méditant sur la figure du Serviteur du Seigneur, de convertir nos propres mentalités avant de prétendre convertir les autres à notre religion. Ce n'est pas sur les plus hauts sommets, accessibles seulement aux plus vertueux, aux plus spirituels et aux plus intelligents, que le Dieu de grâce fixe ses rendez-vous. Mais au pied d'une Croix où son Serviteur souffrant a endossé la condition humaine, y compris celle des plus bas tombés.

Aujourd'hui comme toujours, la fidélité de l'Eglise se mesure à sa capacité de comprendre, d'intégrer

⁷ Pourquoi ne citons-nous ce texte saisissant que la nuit du 24 décembre ?

dans son attitude et d'annoncer le message de Jésus-Christ, le Fils du Dieu tout-puissant, venu servir et donner sa vie dans d'indicibles souffrances pour nous délivrer de la fascination d'être « comme des dieux ».

VI.- JÉSUS –CHRIST, FILS DE DIEU

Un thème complexe et capital

Analyser le titre « Fils de Dieu », c'est entrer au plus profond du mystère de la personne de l'homme Jésus, le fils de Marie et de Joseph, humble couple domicilié dans le petit village de Nazareth en Galilée. Nous limiterons notre propos à des réflexions sur les textes bibliques, sans prétendre nous engager dans le domaine de théologie systématique pour analyser la relation entre la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, tel que l'ont fait, notamment, les grands Conciles œcuméniques de l'Antiquité.

Un prochain chapitre traitera de la nature humaine de Jésus-Christ au moyen du nom "Jésus de Nazareth". En un sens, ces deux faces ne devraient pas être détachées l'une de l'autre, car elles forment ensemble une personne unique, parfaitement « intégrée ».

Notre étude contient de nombreuses citations de l'évangile de Jean. L'apôtre Jean, écrivant à la fin de sa vie, après de longues années de méditation sur la personne du Christ, a sondé avec une profondeur incomparable le mystère de la relation entre le Dieu éternel et la personne humaine de Jésus. En nous présentant Dieu comme **Le Père**⁸ et Jésus comme **Le Fils**, il affirmera que là est l'essentiel de son propos et l'objectif de ses écrits : « [Ces signes] sont écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, par cette foi, vous ayez la vie en son nom. » (Jn 20.31) ; « Cela, je vous l'ai écrit pour que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui mettez votre foi dans le nom du Fils de Dieu. » (1 Jn 5.13)

Un sens tout nouveau

Dans les chapitres précédents, nous avons éclairé notre recherche en tentant de mesurer le retentissement de tel nom ou tel titre dans l'esprit des premiers auditeurs de l'Evangile – ce qui impliquait une allusion à leur enracinement dans l'Ancien Testament et dans le judaïsme contemporain des apôtres, ainsi qu'à l'usage profane de ces termes dans la société hellénistique du 1^{er} siècle. Nous avons d'ailleurs découvert à chaque fois que la personne et l'œuvre de Jésus-Christ les remplissaient d'un contenu profondément renouvelé.

Cette démarche vaut aussi pour le titre « Fils de Dieu ». L'expression se trouve déjà dans les religions de l'Antiquité. Ainsi, les pharaons sont appelés fils du dieu solaire Râ. L'empereur romain revendiquait le titre de *divi filius*, fils de la divinité. D'une façon assez générale, guérisseurs et magiciens se faisaient appeler « fils des dieux » en vertu de leurs pouvoirs surnaturels. Bien entendu, dans un contexte polythéiste, l'expression « fils de dieu » est très loin d'être porteuse de la substance qu'on lui trouve dans la Bible, et peut même être relativement banalisée.

Dans l'Ancien Testament, la notion de paternité divine à l'égard du peuple élu apparaît à plusieurs reprises, et Israël est appelé parfois « mon fils » (Ex 4.22, Os 2.1 ; 11.1⁹ ; Es 1.2 ; 30.1, etc.). Cette expression évoque la relation privilégiée d'Israël avec Dieu en raison de son élection. Le titre de « fils » peut s'appliquer en premier lieu au roi, qui personnifie à lui seul l'élection et la mission d'Israël (cf. par ex., Ps 2.7¹⁰ et 12). Mais il ne saurait être question, ni à propos du peuple ni à propos de son roi, de « nature divine » ou d'origine céleste.

Jésus, le Fils unique

D'innombrables citations bibliques montrent le caractère unique de Jésus-Christ. Même une lecture rapide du Nouveau Testament fait ressortir cette évidence : il entretient avec Dieu une relation sans pareille, non seulement parmi ses contemporains, mais aussi par rapport aux figures les plus éminentes de l'Ancienne Alliance comme Abraham, Moïse, David, Elie...

Cette unicité, et cette supériorité du Fils sur toutes les créatures fait l'objet de la majeure partie de l'épître aux Hébreux. Le ton est donné dès les premiers versets : « Après avoir autrefois à bien des reprises et de bien des manières, parlé aux pères par les prophètes, Dieu nous a parlé, en ces jours qui sont les derniers, par un Fils qu'il a constitué héritier de tout et par qui il a fait les mondes. » (Hé 1.1-2). Ces temps, en effet, sont les derniers, précisément parce que c'est le Fils qui a parlé : après lui, il n'y a pas d'autre parole de Dieu. C'est la faite de l'histoire. Ce qui précède est préparation, ce qui suit est témoignage et actualisation. C'est ce qui découle tout aussi nettement de la parabole dite des vignerons révoltés (Mc 12.1-9) : L'envoi du fils n'est pas celui d'un émissaire de plus. C'est l'envoi décisif : « Seul son fils bien-aimé lui restait ; il le leur envoya le dernier... » (v.6). Par cette parabole, Jésus se fait comprendre sans équivoque : je ne suis pas simplement le dernier d'une longue liste de prophètes ; me rejeter, c'est rejeter le propriétaire lui-même : il n'y a plus d'autre recours après moi, il ne reste que le jugement. Aucun autre nom par lequel nous puissions être sauvés (Ac 4.12)

⁸ Dans l'évangile de Jean, Jésus parle cent six fois de Dieu comme « le Père » ou « mon Père ».

⁹ Parole à laquelle le Nouveau Testament donne valeur de prophétie concernant Jésus-Christ. (Cf. Mt 2.15)

¹⁰ Même remarque que pour la note précédente.

Dans la suite de l'épître aux Hébreux, Jésus est dépeint comme supérieur non seulement aux prophètes, mais aux anges (1.5) ; supérieur aussi à Moïse : (Hé 3.5-6,) ; supérieur enfin aux grands-prêtres : (Hé 7.28)

Avant lui, il n'y en a jamais eu de semblable, après lui, il n'y en aura point de comparable. De nul autre être ayant séjourné sur la terre il ne peut être dit : « En lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. » (Col 2.9)

Jésus lui-même a conscience de sa nature divine, et il ne cherche pas à la masquer, même s'il en parle souvent de façon énigmatique (on perçoit bien que cela nous situe au-delà de toute argumentation) – et c'est surtout l'évangile de Jean qui nous en fournit le témoignage. L'affirmation la plus forte se trouve dans Jean 8.58 : « Jésus leur dit [aux chefs juifs] : *Amen, amen*, je vous le dis, avant qu'Abraham vienne à l'existence, moi, **je suis**. » Jésus s'identifie sans ambiguïté au Dieu qui s'est révélé à Moïse au travers du buisson ardent (« **Je suis qui Je suis** ») pour annoncer sa décision de *descendre* délivrer son peuple opprimé en Egypte. Il n'est pas surprenant que ses interlocuteurs, à l'ouïe de ces mots « prirent des pierres pour les lui jeter. » (v.59)

Dieu l'a donné par amour

Confesser la divinité de Jésus-Christ est décisif sur le plan théologique. Mais nous ne saurions l'envisager sous un angle uniquement dogmatique. Rien ne peut plus toucher notre cœur et notre émotion, susciter en nous l'amour pour Dieu et le désir de le connaître intimement que cette *nouvelle* qui n'aurait jamais pu naître de l'imagination des hommes : Dieu nous a tellement aimés qu'il a donné son Fils unique pour nous. Nous avons là la définition même de l'amour : « Cet amour, ce n'est pas que, nous, nous ayons aimé Dieu, mais que lui nous a aimés et qu'il a envoyé son Fils comme expiation pour nos péchés. » (1 Jn 4.10) En Christ, Dieu apparaît sous les traits de l'amour qui se donne lui-même (« Dieu était en Christ... ») pour sauver ses ennemis. Cette image de Dieu renverse complètement toutes celles que forgent les hommes concernant la divinité. C'est en cela d'abord que le christianisme ne saurait être envisagé comme une religion à côté, voire au-dessus des autres. Comparer les mérites respectifs des religions est une chose, confesser que Jésus est le Fils unique du Dieu unique en est une autre. Il en découle non pas la supériorité de la religion chrétienne par rapport à d'autres, mais la pertinence universelle de la révélation biblique. Ainsi que le caractère irréductible de l'Evangile, qui perdrait toute substance si on le mélangeait à d'autres courant religieux, si admirables puissent-ils être.

En effet, la puissance de l'Evangile s'effondrerait entièrement si Jésus était uniquement un homme, même le plus éminent représentant de l'espèce humaine. Cela impliquerait que le salut s'élève à partir de l'humanité : autant dire que nous serait ôtée toute certitude quant à l'amour de Dieu pour nous et quant à l'assurance de notre salut. En Jésus, le Fils de Dieu, nos prétentions humaines s'effondrent, mais c'est alors que peut naître et se développer la prise de conscience de notre véritable dignité : nous avons une valeur irremplaçable, parce que LE Fils de Dieu n'a pas rechigné à revêtir notre humanité.

« Montre-nous le Père »

« Y eut-il jamais, parmi les hommes, quelqu'un qui ait su ce qu'est Dieu, avant qu'il ne fut venu lui-même ? (...) Nul d'entre les hommes ne l'a vu ni connu : c'est lui-même qui s'est manifesté. Et il s'est manifesté dans la foi qui seule a reçu le privilège de voir Dieu¹¹ ». « Dieu seul parle bien de Dieu » disait Blaise Pascal. Ce Dieu qui, selon la Bible, « habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir » (1 Ti 6.16), resterait une énigme indéchiffrable pour nous si Jésus n'était pas le Fils de Dieu. « Personne n'a jamais vu Dieu ; celui qui l'a annoncé, c'est le Dieu Fils unique qui est sur le sein de Père. » (Jn 1.18) « Personne ne connaît le Fils, sinon le Père, personne non plus ne connaît le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils décide de le révéler. » (Mt 11.29).

Dans cet homme Jésus, nous avons la révélation parfaite et définitive de ce que l'homme peut connaître de Dieu. Il n'est pas un être au bénéfice de révélations spéciales, un initié qui aurait pu énoncer des hypothèses, voire même des vérités, sur la divinité suprême. Par sa personne, par ses œuvres autant que par son enseignement, il a montré, il a manifesté le Dieu vivant. « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit », disait Philippe, le disciple. Et Jésus de répondre : « Il y a si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire, toi, montre-nous le Père ! Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que, moi, je vous dis, je ne les dis pas de ma propre initiative ; c'est le Père qui, demeurant en moi, fait ses œuvres. Croyez-moi : moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi. » (Jn 14.8-11) Dieu Créateur, Dieu Souverain maître de monde et de l'histoire, Dieu Juge, Dieu omniscient, omniprésent, infini, éternel, glorieux, saint... les attributs de Dieu énumérés par les théologiens ne manquent pas. L'Evangile nous dit l'essentiel en affirmant que, pour celui qui croit, Dieu est Abba, Père, en Jésus-Christ – Dieu est amour.

Est-il nécessaire de le préciser ? La désignation biblique de Dieu comme un Père n'inclut pas une

¹¹ *Epître à Diognète*, VIII.1,5 (écrit anonyme provenant d'Alexandrie, écrit vers l'an 200).

connotation sexuée. Dieu n'est ni masculin, ni féminin, il est au-delà de la différenciation sexuelle qui caractérise les créatures. Du reste, Esaïe (66. 12-13) promet que le peuple de Dieu fera l'expérience de la sensibilité maternelle de son Dieu : « Vous serez allaités, vous serez portés sur la hanche et caressés sur les genoux. Comme un homme que sa mère console, ainsi, moi, je vous consolerai¹². » En outre, ce n'est pas l'expérience que nous pouvons faire de notre relation avec un père humain qui va qualifier ce que nous entendons par la paternité de Dieu. C'est en sondant la manière dont Jésus est en communion avec Lui que nous percevons, ou apercevons, ce que veut dire : « Dieu est notre Père ».

Celui qui reconnaît en Jésus le Fils de Dieu peut repousser comme idolâtres toutes les autres images de la divinité. Multiples et contradictoires sont les idées que les gens se font de Dieu. Si, dans nos pays, plus personne ne se prosterne devant des statues pour les adorer comme des dieux (encore que...), n'allons pas croire pour autant que nous en avons fini avec les images taillées proscrites par le Décalogue. Les plus subtiles, donc les plus dangereuses, ne sont pas celles sculptées dans le bois ou la pierre, mais forgées par les concepts philosophiques les plus sophistiqués, par les aspirations et les sentiments religieux même les plus fervents qui émanent du cœur de l'homme. « Nous savons que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence pour que nous connaissions celui qui est le Vrai ; et nous sommes dans le Vrai, en son Fils Jésus-Christ. C'est lui le vrai Dieu et la vie éternelle. Mes enfants, gardez-vous des idoles. » (1 Jn 5.20-21) La seule image du Dieu invisible, c'est son propre Fils venu parmi nous. « Il reflète la splendeur de la gloire divine ; il est la représentation exacte de ce que Dieu est » (Hé 1.3, Français courant) ; « Il est l'image du Dieu invisible » (Col 1.15) ; « [Ceux qui sont aveuglés par le dieu de ce monde] ne voient pas resplendir la bonne nouvelle de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu » (2 Co 4.4).

Quel paradoxe ! La gloire infinie et éternelle de la divinité, sa puissance, sa splendeur, ont pris la forme du plus humble parmi les hommes – celui qui est né dans une étable, a vécu ignoré dans une pauvre province périphérique d'un empire païen, et a été mis au rang des assassins pour finir torturé et exécuté...

Une pierre d'achoppement

La confession « Jésus est le Fils unique de Dieu » heurte de plein fouet la pensée rationaliste qui ne peut admettre ce qui la dépasse. La logique humaine peut éventuellement parvenir au constat que l'homme ne parvient pas à se sauver lui-même. Seule la foi peut lui faire accueillir un salut venu de Dieu par son propre Fils. Confesser la divinité de Jésus-Christ n'exige pas un suicide intellectuel, mais une conversion de l'intelligence, opérée par le Saint-Esprit et non par une argumentation apologétique.

Lorsque la théologie libérale a voulu évacuer le dogme la divinité de Jésus-Christ pour rendre le christianisme plus acceptable, elle a vidé l'Evangile de sa substance et de sa puissance – et n'a personne converti : face à un Evangile décapité, la notion même de conversion perd son sens.

Mais il n'y a pas que pour le rationalisme occidental que l'affirmation « Jésus est le Fils de Dieu » est inadmissible. Pour les autres religions monothéistes, et les juifs en premier lieu, c'est un blasphème : « Nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » (Jn 19.7 ; cf. Mt 26.63-65) L'islam est tout aussi farouchement opposé à l'idée de la filialité divine de Jésus. Pour cette religion, c'est une atteinte grave portée au monothéisme et à la transcendance divine.

Il faut concéder, face aux juifs et aux musulmans, que l'Eglise des premiers siècles a parfois rendu le problème ardu. Pour barrer la route à toutes sortes d'hérésies, elle est entrée dans des formulations et des précisions christologiques complexes et culturellement connotées. Cet effort était légitime. Mais dans le dialogue avec les juifs et les musulmans, il importe de citer le témoignage biblique avant tout, plutôt que des élaborations théologiques ultérieures. Et ce témoignage est parfaitement explicite : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même. » (2 Co 5.19)

En outre, l'islam est particulièrement choqué par la doctrine de la naissance miraculeuse de Jésus. Il en déduit même, du moins selon certains traités polémiques, que les chrétiens croient à une Trinité composée du père (Dieu) de la mère (Marie) et de l'enfant né de leur union sexuelle (Jésus). Une telle caricature trouve ses racines dans la mythologie païenne et nullement dans l'Ecriture, mais elle existe. Et l'exaltation de la Vierge Marie, "Reine du ciel", a largement contribué à cette mésinterprétation. A nous de rectifier et de préciser que la naissance de Jésus est miraculeuse, non pas en raison d'une sorte de double hérédité humano-divine sur le plan de la génétique, mais parce que Jésus est vraiment le don de Dieu aux hommes : « Un enfant nous est né, un Fils nous est donné. » (Es 9.5) Il est utile aussi de préciser que dans les langues sémites, la locution « fils de » peut

¹² Le peintre Rembrandt l'a admirablement rendu, lui qui, dans son chef-d'œuvre « Le retour du fils prodigue », a peint sur les épaules du fils agenouillé et en guenilles les deux mains du père qui l'accueille, mais deux mains très différentes, l'une paternelle, l'autre maternelle. Il est frappant que l'apôtre Paul, lorsqu'il rappelle aux Thessaloniens son travail parmi eux donne lui aussi à son ministère une connotation maternelle et une connotation paternelle : « « Comme une mère prend soin de ses enfants, nous aurions voulu, dans notre tendresse pour vous, vous donner... notre propre vie » (1 Th 2.7-8), puis quelques lignes plus bas, « Vous savez que nous avons été pour chacun de vous ce qu'un père est pour ses enfants. » (v. 11)

indiquer une filiation physique, généalogique, mais aussi une appartenance, une identité.

VII.- JÉSUS DE NAZARETH, LE FILS DE JOSEPH

« Celui au sujet duquel ont écrit Moïse, dans la Loi, et les prophètes, nous l'avons trouvé : c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. » (Jn 1.45)

Nous avons présenté jusqu'ici divers noms et titres variés, voire contrastés (Seigneur – Serviteur ; Fils – Agneau...). Les étudier n'a de sens que parce qu'ils désignent une seule et même personne. Toutes les richesses entrevues convergent vers un individu qui a vécu à un certain moment de l'histoire, en un certain lieu, et porte un prénom couramment donné à des garçons de son temps et de son pays : Jésus. Il s'agit d'un prénom de la langue hébraïque, qui signifie : Yahvé est salut, le Seigneur sauve (*Yehosuha*). Le choix de ce prénom si commun soit-il, ne doit rien au hasard : « Elle [Marie] mettra au monde un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » (Mt 1.21)

L'historien juif Josèphe, qui écrit l'histoire de son peuple au 1^{er} siècle, cite une douzaine de personnages appelés Jésus. Le fait qu'il s'agisse d'un prénom qui a été porté par de nombreuses personnes (et qui l'est encore aujourd'hui en Espagne !) n'exprime-t-il pas de manière frappante à quel point celui que Dieu a envoyé pour notre salut était un humain parmi les autres humains ? A noter : c'est le même nom que Josué.

Qui donc est cet homme ?

Lorsque nous disons « Jésus », nous prenons au sérieux le fait qu'il a vécu sur la terre dans une région qu'on peut localiser sur une carte de géographie et visiter aujourd'hui. Nous prenons conscience de sa proximité : rien de ce qui nous concerne ne lui est étranger.

A vrai dire, ce n'est pas tellement en citant des versets bibliques piqués ici ou là que nous percevons le mieux la réalité de l'humanité de Jésus-Christ. C'est l'ensemble des récits des évangiles qui en est la démonstration, au fil des récits de sa vie. Quels que soient les miracles qu'il a accomplis pour manifester la venue du Royaume de Dieu, Jésus apparaît, de la crèche de Bethléem à la Croix du Calvaire comme un homme véritable, et nullement comme une sorte de demi-dieu ou de héros mythologique¹³. Au point que, précisément, ses contemporains s'étonnent : « Ebahis, les gens se demandaient : D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles ? N'est-il pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Judas ? Ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ? D'où lui vient tout cela ? Il était pour eux une cause de chute. » (Mt 13.54-56) ; ses adversaires s'indignent : « Les scribes et les pharisiens se mirent à raisonner : Qui est-il, celui-ci, qui profère des blasphèmes ? Qui peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul ? » (Lc 5.21) Etonnement partagé par les disciples eux-mêmes dans ces brefs instants où apparaît en Jésus la puissance d'un créateur capable de dompter sa création : « Saisis de crainte et d'étonnement, ils se disaient les uns aux autres : Qui est-il donc, celui-ci ? » (Lc 8.25, la tempête apaisée) Ces réactions de surprise prouvent que Jésus était perçu comme un homme – et non comme un extra-terrestre ! Ce qui était voilé, c'est sa divinité, réservée au seul discernement de la foi (cf. Mt 16.16-17). Son humanité était une évidence telle que les auteurs des évangiles n'avaient nul besoin d'argumenter pour la prouver. La généalogie rédigée par Luc remonte jusqu'à Adam, rendant patent l'enracinement de Jésus dans l'espèce humaine. (Lc 4.23s)

Jésus n'est pas devenu un « grand » parmi les hommes, ni un riche, ni un puissant : « Devenu semblable aux humains, reconnu à son aspect comme humain, il s'est abaissé lui-même. » (Ph 2.7-8) Il est né comme un membre de la classe sociale la plus humble, il a d'emblée connu la précarité et le sort d'un réfugié dans un pays étranger (Mt 2.14). Fils d'un artisan de Nazareth, il a vécu incognito dans un village quasi inconnu, partageant les joies et les peines de tout un petit peuple d'une province peu développée aux confins du vaste empire romain. Nous ne connaissons presque rien des neuf-dixièmes de sa vie : « Jésus, à ses débuts, avait environ trente ans. Il était, à ce qu'on pensait, fils de Joseph, fils d'Héli... » (Lc 3.23) On ne manquera pas, plus tard, de lui rappeler l'humilité de ses origines : « Celui-ci, nous savons d'où il est ; le Christ, quand il vient, personne ne sait d'où il est » (Jn 7.27) ; « Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ? » (Jn 1.46) Quant à l'histoire profane du premier, elle ne comporte que deux ou trois allusions, peu précises et plutôt tardives, à cet inconnu devenu l'être qui a le plus marqué l'histoire humaine.

Itinérant, sans ressources fixes – « le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Lc 9.58) – il était même dépourvu du prestige religieux de l'ascète : « Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : C'est un glouton et un buveur, un ami des collecteurs des taxes, des pécheurs ! » (Lc 7.34) Rabbi sans diplôme et contesté : Alors que Jésus instruisait le peuple dans le temple et annonçait la bonne nouvelle, ses adversaires vinrent lui dire : « Dis-nous de quelle autorité tu fais cela ; qui est celui qui t'a donné cette

¹³ A cet égard, le contraste est éloquent avec les récits des évangiles apocryphes, surtout ceux de l'enfance.

autorité ? » (Lc 20.2) Injurié, menacé : « N'est-ce pas nous qui avons raison de dire que toi, tu es un Samaritain, et que tu as un démon ? (...) Qui prétends-tu être ? (...) Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham ? (...) Ils prirent des pierres pour les lui jeter. » (Jn 8.48-59, passim)

Pleinement solidaire de la condition humaine

Le double événement qui inaugure le ministère public de Jésus est particulièrement significatif : d'abord le baptême par Jean – un baptême pour la purification des péchés dont il n'avait certes pas besoin personnellement – puis la tentation au désert – un événement d'une densité tragique qui n'a rien d'un scénario joué pour les apparences avec une issue connue d'avance : « Il a été tenté comme nous à tous égards, sans [commettre de] péché. » (Hé 4.15). Calvin écrit : « Le Fils de Dieu ayant revêtu lui-même notre chair, s'est revêtu, de son propre gré, de sentiments humains, si bien qu'il n'a différé en rien de ses frères, hormis le péché. »

Jésus a connu la faim (Mt 4.2), la fatigue de la marche dans la chaleur torride du milieu du jour (Jn 4.6), et la soif (v.7 ; Jn 19.28). Il a connu les émotions d'un être sensible aux souffrances des autres (Mt 9.36 ; Lc 9.41) ; il a su ce qu'étaient les larmes du deuil (Jn 11.35). Est-il nécessaire de souligner à quel point la dimension humaine du Seigneur apparaît dans les récits de la passion, et cela dès les moments de profonde angoisse dans le jardin des Oliviers ?

Une vérité oubliée ?

Quelle que soit l'évidence des textes bibliques, très rapidement sont apparues des hérésies. L'une des plus graves a eu une influence marquée tout au long de l'histoire de l'Eglise : Dès la seconde partie du III^{ème} siècle, Arius, prêtre d'Alexandrie, et ses très nombreux disciples, les ariens, ont nié la préexistence et la divinité du Christ au nom d'un monothéisme mal compris. Du temps de la Réforme, Michel Servet, peu suivi, mais surtout les sociniens (disciples du théologien réformé italien Socini, 1525-1562) étaient antitrinitaires et rejetaient la divinité de Jésus-Christ au nom d'un refus des dogmes élaborés par l'Eglise. Au siècle des lumières (XVIII^{ème} siècle), on s'est mis à interpréter les textes bibliques selon les critères du rationalisme, et là encore, c'est la divinité, bien plus que l'humanité du Christ, qui a été contestée.

Toutes ces déviations expliquent pourquoi les confessions de foi et les écrits apologétiques émanant du courant évangélique né du Réveil du XIX^{ème} siècle ont fortement insisté sur la nature divine du Seigneur si souvent niée. Dans son excellent ouvrage *Jésus est un homme*, Nigel Cameron souligne certaines conséquences dangereuses de ce combat : « Les évangéliques ont donné un poids excessif aux doctrines qui étaient niées, et négligé les vérités que, pour une raison ou une autre, leurs contradicteurs ne mettaient pas en question. (...) La réflexion théologique sur la personne du Christ illustre parfaitement notre propos. Ici plus qu'ailleurs, ce sont les points de doctrine fréquemment remis en question qui retiennent l'attention, au détriment des aspects non débattus. Il en résulte un gauchissement grave de notre compréhension du christianisme, qui a de profondes implications pratiques. (...) C'est ainsi qu'on s'intéresse tout particulièrement à la divinité du Christ, avec ses manifestations surnaturelles (naissance miraculeuse, miracles, résurrection, etc.), car celle-ci a constamment été mise en doute. Personne ne nie l'humanité du Christ, ce qui n'est guère surprenant, on n'y prête donc pas attention. »

Il ne faudrait pas qu'au nom du combat pour l'orthodoxie évangélique – nécessaire, bien sûr ! – on en arrive à suspecter de libéralisme le rappel du caractère pleinement humain de Jésus-Christ, jusque dans ses conséquences les plus terre-à-terre et matérielles. On verserait vite alors dans une foi désincarnée, et par conséquent sans conséquences réelles sur *notre* existence concrète.

Une vérité stratégique

Ces remarques nous rendent attentifs à l'importance d'un enseignement équilibré et complet au sujet de la personne de Jésus-Christ, Dieu et homme – alors que si souvent on le façonne au gré de nos aspirations, de nos tendances ou de nos réactions contre d'autres tendances !

Prendre au sérieux la doctrine de Jésus-homme, nous permet de savoir que le péché et la mort n'ont pas été vaincus uniquement à un niveau métaphysique, dans les lieux célestes, mais aussi sur cette terre, dans la nature humaine, là où le prince de ce monde a prétendu usurper le pouvoir. L'épître au Hébreux met en valeur, comme nous l'avons relevé dans un autre chapitre, la supériorité du Fils. Mais en même temps, elle souligne avec une audace remarquable les conséquences liées à la pleine humanité de Jésus. Ainsi : « Puisque ces enfants [ceux que Dieu a donnés à son Fils] ont en commun le sang et la chair, lui aussi, pareillement, a partagé la même condition, pour réduire à néant, par sa mort, celui qui détenait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et délivrer tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient retenus dans l'esclavage toute leur vie. (...) Aussi devait-il devenir en tout semblable à ses frères, afin d'être un grand-prêtre compatissant et digne de confiance dans le service de Dieu, pour faire l'expiation des péchés du peuple. Car du fait qu'il la souffert lui-même quand il a été mis à l'épreuve, il peut secourir ceux qui sont mis à l'épreuve. » (Hé 2.14-18) ; « Nous n'avons pas un

souverain sacrificateur incapable de compatir à nos faiblesses ; mais il a été tenté comme nous à tous égards, sans [commettre] de péché » (4.15).

Il est sans doute difficile de tenir ensemble et de façon équilibrée la double affirmation de la pleine divinité et de l'entière humanité de Christ, mais il le faut, absolument !

Dit autrement et plus simplement : L'homme, de par sa nature limitée d'abord, mais surtout de par son péché, est séparé de Dieu par un abîme infranchissable : il n'y a de relation possible, donc de salut, que par un pont jeté sur cet abîme. Or, pour qu'un pont établisse un lien, pour qu'il serve de passage, il faut impérativement qu'il soit ancré sur les deux rives. Autrement, il n'est bon qu'à faire « danser tout en rond », comme le célèbre Pont St-Benezet, à Avignon, qui s'arrête au milieu du fleuve ! Et chacun reste seul sur sa rive. Comme l'homme ne pouvait en aucun cas s'élever jusqu'à Dieu, il a fallu que Dieu descende jusqu'à nous, devienne l'un de nous. « Il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les humains, l'humain Jésus-Christ. » (1 Ti 2.5)

La proximité du Dieu d'amour

Que le Fils de Dieu soit devenu, en Jésus de Nazareth, réellement un être humain comme vous et moi – mais vainqueur du péché, contrairement à vous et moi – éclaire notre vécu d'une lumière toute nouvelle. « En vêtant la chair, il a été fait vrai homme, d'une même nature que nous, afin qu'il fût vraiment notre frère » (Calvin). Dieu n'est plus lointain, silencieux et anonyme. Ce n'est plus le Dieu des philosophes, Cause première ou Grand Architecte, mais Emmanuel, Dieu avec nous. Il ne nous est pas demandé de nous élever au sommet de la religiosité et de réaliser des performances d'ascétisme, de vertu ou de piété pour tenter d'atteindre Dieu. Des Galiléens de toute condition, et surtout les plus pauvres, les exclus, ceux qu'écrasaient de leur jugement les religieux et les vertueux, l'ont découvert tout proche d'eux, à leur table¹⁴. Ils ont vu ses mains, de charpentier tendues pour saisir les leurs, pour les mettre debout et les bénir. Leurs yeux ont croisé son regard empreint d'amour qui leur a donné une dignité qu'ils se refusaient à eux-mêmes. En Jésus, ils ont rencontré la compassion dans un univers sans pitié. Le Seigneur du monde leur est apparu comme un serviteur qui s'abaisse, et cela dans une société de concurrence régie par la loi du plus fort. *Et c'était là le visage de Dieu !* Vulnérable. Livré. Pour que nous ne soyons plus jamais seuls aux prises avec nous-mêmes, ou avec nos démons. Il nous a donné rendez-vous au seul endroit où chaque homme, le meilleur comme le pire, peut se rendre lorsqu'il prend conscience qu'il est un pécheur : à Golgotha, en compagnie de deux hors-la-loi condamnés à la peine capitale.

Aujourd'hui, alors que les Eglises, toutes dénominations confondues, ont si peu d'audience et que les dogmes paraissent désuets et inutiles à la majorité (y compris des croyants et même des pasteurs !), la personne de Jésus suscite toujours de l'intérêt, bénéficie de respect et d'un préjugé favorable. N'est-ce pas un point de départ, à partir duquel il faudrait inviter les gens à prendre au sérieux les paroles, toutes les paroles, de cet homme admirable ? Notamment celles qu'il dit à son propre sujet. Notre mission ne consiste-t-elle pas simplement, comme le firent Jean-Baptiste, André et Philippe dont parle Jean 1 (v. 36,41,45), de proposer à notre prochain de rencontrer à son tour ce Jésus qui s'est trouvé sur notre route, à notre niveau ? Et de lui faire confiance pour qu'il se révèle lui-même par sa Parole. Il y a là un point de départ, exempt du passif de vingt siècles de la peu glorieuse histoire de ceux qui se sont réclamés de Lui sans lui ressembler. Et qui nous évite de grandes discussions sur « la religion », « l'Eglise », « la spiritualité », qui généralement mènent à l'impasse.

Tout le monde s'accorde à reconnaître le caractère admirable de son enseignement, à propos de l'amour, de l'accueil, du pardon, de la non-violence, tous reconnaissent son humilité, son refus de manipuler les gens, son renoncement à tout pouvoir. Oui, mais de la même bouche sont sorties des paroles d'une prétention folle : lui seul connaît Dieu et nous le fait connaître, il est le seul chemin vers le Père, il est la résurrection et la vie, lui seul comprend vraiment le sens des Ecritures, personne ne peut le convaincre de péché, il s'arroge les prérogatives divines en pardonnant les péchés, il existait avant Abraham... Ces deux aspects de sa personne paraissent inconciliables. Si ces prétentions sont erronées, ce sont celles d'un fou – mais comment un dément aurait-il pu, en même temps, élaborer un enseignement aussi lumineux et criant de vérité ?

« Oui, personne ne peut le contester, il est grand, le secret de notre foi ! *Il est apparu comme un être humain*, il a été révélé juste par l'Esprit Saint et a été vu des anges. Il a été prêché parmi les nations, il a été cru dans le monde et a été enlevé au ciel. » (1 Ti 3.16, Français courant)

Retrouver notre humanité

Quelques mots encore pour conclure : en oubliant le caractère humain de Jésus, nous risquons de nier notre propre humanité, et de brimer les facultés que Dieu nous a conférées en nous créant (Ps 139.14, Colombe : « Je te loue de ce que je suis une créature si merveilleuse ! »). Et par là passer à côté de notre véritable destinée de créatures à l'image de Dieu.

¹⁴ N'est-il pas frappant de remarquer combien souvent les évangiles nous montrent Jésus à table, partageant la nourriture, une joyeuse convivialité et de profondes réflexions avec ses hôtes ?

Dès lors, nos sentiments, nos émotions, aussi bien que notre pensée, notre volonté et notre réalité corporelle ont droit à être reconnus, et doivent être pris en compte dans notre spiritualité, dans notre témoignage, dans notre engagement dans la société. C'est un appel à retrouver un véritable humanisme, dans notre monde déshumanisé : « Dans notre réponse à l'humanisme, nous ne devons jamais nier ce qui est humain. L'humanisme souligne à raison l'humanité de l'homme et s'il se trompe, ce n'est pas en ce qu'il souligne mais en ce qu'il nie. Dans notre réponse à l'humaniste, c'est sa réduction de la nature humaine à la dimension humaine que nous rejetons. Nous ne cherchons pas à fuir l'humain, car il n'y a pas d'ailleurs. Il n'existe pas de super-humanité. Tout pas dans cette direction est en fait un pas vers le sub-humain ; il ne nous permet pas de nous élever mais il nous fait chuter. Adam cherchait à s'élever au-dessus de son humanité, et comme il n'y avait nulle part où aller, il est tombé¹⁵. »

VIII.- LE FILS DE L'HOMME

Jésus, au moment où il pose à ses disciples la question de son identité, donne d'emblée lui-même sa réponse. Le titre qu'il choisit pour se définir doit donc attirer notre attention d'une façon particulière : « ...Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme ? » (Mt 16.13)

Jean (chap. 1) a donné, en majeure partie, la trame de nos divers chapitres. Divers témoins y désignent tour à tour Jésus par un nom présentant un aspect de sa personne et de son œuvre. Or le dernier mot du chapitre appartient au Seigneur lui-même, et, là déjà, il se présente comme le Fils de l'homme : « Amen, amen, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme. » (Jn 1.51)

« Qui est ce Fils de l'homme ? »

Le titre « Fils de l'homme » apparaît fréquemment dans les quatre évangiles : environ quarante fois dans les synoptiques (Matthieu, Marc, Luc), sans tenir compte des textes parallèles, et une dizaine de fois chez Jean. Mais on ne le rencontre plus dans la suite du Nouveau Testament (à une seule exception : Ac 7.56). Et dans les évangiles, c'est toujours (à une exception près, là aussi !) dans la bouche de Jésus que ces mots apparaissent. Même quand il est interpellé par un autre nom, c'est par celui-ci qu'il répond (par ex. Mc 14.61-62).

Dès lors, on se voit pressé de poser la question énoncée par les interlocuteurs de Jésus dans le seul texte des évangiles où ce n'est pas lui qui utilise ces termes : « Comment peux-tu dire, toi : il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Qui est ce Fils de l'homme ? » (Jn 12.34). Avant d'aller plus loin, une remarque s'impose – nous y avons déjà fait allusion à propos du titre « Fils de Dieu » : « Fils de l'homme » est, du point de vue linguistique, un sémitisme – c'est-à-dire une expression dont le sens n'apparaît pas dans un transfert mot à mot dans une autre famille de langues. Il faut donc éviter de lui donner en français un sens littéral. En hébreu, on dit « fils du mensonge » pour « menteur », « fils de la richesse » pour « riche ». Les « fils des prophètes » du temps d'Elisée constituent une communauté prophétique – et nullement des hommes dont les pères auraient été des prophètes ! Dans le Nouveau Testament, Joseph le lévite est appelé par les apôtres, en raison sans doute de son don de prédicateur, *Bar-nabas*, surnom araméen qui signifie « fils de prophète » – Luc traduit en grec : fils d'encouragement, ou fils d'exhortation (Ac 4.36). Le mot *ben* (hébreu) ou *bar* (araméen) « n'évoque donc pas seulement les liens du sang, mais aussi, d'une manière générale, l'appartenance à une collectivité, avec des relations plus ou moins étroites de solidarité qui unissent les membres entre eux¹⁶. »

La vision de Daniel

Jésus n'a pas forgé de toutes pièces ce titre pour se l'attribuer. Il apparaît dans le livre de Daniel : une figure céleste de la fin des temps est désignée par ce titre dans une vision du prophète : « Je regardai pendant mes visions nocturnes, et voici que sur les nuées du ciel arriva *comme un fils d'homme*. Il s'avança vers l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. On lui donna la domination, l'honneur et la royauté ; et tous les peuples, les nations et les hommes de toutes langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera pas, et sa royauté ne sera jamais détruite. » (Da 7.13-14)

Cette vision fait suite à celle de quatre monstres sortis de la mer (symbole du domaine du mal), dont le pouvoir éphémère autant que brutal évoque les dictatures de ce monde (ch. 7, v. 2-12). La vision du fils de l'homme présente un contraste frappant : il vient du ciel et non de la mer, son apparence humaine s'oppose à la bestialité des dictatures précédentes ; alors que ces dernières s'effondrent rapidement, son règne n'a pas de fin.

L'expression se retrouve avec certains développements dans la littérature juive tardive (inter-

¹⁵ Nigel de Segur Cameron, *Jésus est un homme*, coll. Alliance, éd. Sator, diff. Excelsis, Cléon d'Andran, 1993

¹⁶ Jean Burnier, *Ezéchiel, fils d'homme*, éd. Labor & Fides, Genève, 1982, p. 11. Henri Blocher écrit : « Dans l'usage ordinaire, les mots signifient être humain, individu appartenant à l'humanité. » (*op. cit.*, p. 37)

testamentaire) de tendance apocalyptique et évoquant, comme chez Daniel, un juge céleste.

Ces quelques données nous permettent de supposer ce que les auditeurs de Jésus pouvaient avoir présent à l'esprit lorsqu'ils l'entendaient se désigner lui-même comme le Fils de l'homme. Elles permettent de dégager certaines priorités entre les nombreux textes évangéliques où le titre apparaît.

Il viendra sur les nuées

En l'occurrence, cette priorité va à des textes évoquant la fin des temps. Jésus parle souvent du Fils de l'homme dans des propos annonçant sa venue glorieuse au dernier Jour pour juger et établir son règne. Certaines paroles, en outre, rapprochent manifestement ces textes de la vision de Daniel. Le passage le plus « apocalyptique » où figure ce titre est Luc 21.25-28 : « Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles, et, sur la terre, une angoisse des nations qui ne sauront que faire du bruit de la mer et des flots ; les humains rendront l'âme de terreur dans l'attente de ce qui surviendra pour la terre habitée, car les puissances des cieux seront ébranlées. Alors on verra le Fils de l'homme venant sur une nuée avec beaucoup de puissance et de gloire. Quand cela commencera d'arriver, redressez-vous et levez la tête, parce que votre rédemption approche. » D'autres textes évoquent l'avènement du Fils de l'homme, les jours du Fils de l'homme, le signe du Fils de l'homme paraissant dans le ciel, etc.

L'interrogatoire de Jésus lors de son procès devant le sanhédrin lève toute équivoque. A Caïphe qui veut lui faire avouer qu'il se prend pour le Messie, Jésus répond : « C'est toi qui l'as dit. Mais je vous le dis, désormais vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et venant sur les nuées du ciel. Alors le grand prêtre déchira ses vêtements en disant : Il a blasphémé ! » (Mt 26.64-65) Jésus est parfaitement explicite : Lui, placé au banc des accusés, se dépeint comme le juge eschatologique de ses accusateurs !

La littérature juive voyait dans le Fils de l'homme le juge céleste. Jésus le confirme dans deux passages : « Le Père... a donné au Fils le pouvoir de faire le jugement, parce qu'il est Fils de l'homme » (Jn 5.27), et la grande vision du jugement dans Matthieu 25 commence par ces mots : « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les anges, il s'assiéra sur son trône glorieux. Toutes les nations seront rassemblées devant lui. Il séparera les uns des autres... » (v. 31-32).

La souffrance du Fils de l'homme

L'interprétation que nous avons proposée jusqu'ici surprendra sans doute. En effet, on pense généralement que le titre « Fils de l'homme » exprime l'humanité du Christ, par contraste avec « Fils de Dieu » qui affirme sa divinité¹⁷. Or les textes cités semblent aller en sens inverse, en nous présentant un être céleste, un juge eschatologique ! C'est le nom propre Jésus de Nazareth qui exprime le mieux l'humanité du Christ.

Il est vrai que dans d'autres passages, moins nombreux mais non moins importants, Jésus parle de la souffrance et de l'abaissement du Fils de l'homme. En voici quelques exemples : « Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où poser sa tête » (Mt 8.20) ; « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude » (Mc 10.45) ; « Il commença alors à leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit tué et qu'il se relève trois jours après » (Mc 8.31, cf. également 9.31 ; 10.33).

Comment concilier ces deux aspects, contrastés sinon contradictoires, du Fils de l'homme glorieux et triomphant, et du Fils de l'homme serviteur et solidaire des plus humbles ? Deux considérations plaident en faveur d'une réelle cohérence quant au contenu de ce titre.

¹⁰) La mission eschatologique du Fils de l'homme venant juger les nations a un lien avec la mission du « Fils de l'homme venant chercher et sauver ce qui était perdu. » (Lc 19.10). Car le jugement est un acte de salut, plus qu'un acte de destruction et de mort. « Lancez des acclamations devant le roi, le Seigneur ! (...) Car il vient pour juger la terre ! Il jugera le monde avec justice, il jugea les peuples avec droiture. » (Ps 98.6-9)

Dans la pensée biblique, juger, c'est établir la justice, c'est détruire ce qui se dresse contre Dieu, et c'est restaurer l'homme dans sa dignité première de créature à l'image de Dieu. Juger, c'est *justifier* par grâce, par le moyen de la foi, en redonnant à l'homme l'identité que la chute lui a fait perdre, la gloire d'un statut tel que l'évoque le Psaume 8 (v.5-7).

Vu autrement, on peut dire que Jésus est le Juge parce qu'il est la norme de l'humain, norme à laquelle nous sommes mesurés – et trouvés en échec. C'est pourquoi il importe que la Parole de Dieu insiste pour dire qu'il n'est pas venu pour juger le monde mais pour que par lui le monde soit sauvé (Jn 3.17).

Celui qui vient offrir aux hommes le pardon est le seul habilité à les juger. Celui devant qui nous

¹⁷ Ladd écrit : « Aux yeux des Pères de l'Eglise, cette expression se rapporte d'abord à l'humanité du Fils de Dieu incarné. Jésus est l'Homme-Dieu, le Fils de Dieu et le Fils de l'Homme. Plusieurs commentateurs anciens reprennent à leur compte ce sens théologique de l'expression et estiment qu'elle concerne surtout l'humanité de Jésus et son identité avec les hommes. Cette interprétation est erronée parce qu'elle néglige le contexte historique et le sens profond de l'expression. » (*op. cit.*, p. 157)

comparaîtrons en jugement est celui qui a subi notre châtement afin que nous soyons graciés.

Le nouvel Adam

2^o) Dès lors, nous pouvons reprendre la question du sens même du sémitisme « Fils de l'homme ». Pour connaître le caractère authentique de l'humanité créée « très bonne » (Gn 1.31), regardons Jésus.

Si l'apôtre Paul n'a pas recours à l'expression « Fils de l'homme » dans ses épîtres, sa christologie a parfaitement intégré le contenu de ce titre, principalement en Romains 5.12ss, où il montre simultanément l'analogie et le contraste entre Adam et Christ. L'un et l'autre sont des prototypes d'une lignée humaine, entraînant dans leur sillage « une multitude ». Mais contrairement à Adam, Christ a obéi jusqu'au bout, résistant à la tentation de s'emparer d'un pouvoir autonome. L'un s'est laissé séduire par le tentateur, et sa désobéissance est source de mort pour l'humanité ; l'autre a triomphé de la tentation, et sa justice est source de vie pour l'humanité. Dans la logique de Romains 5, on peut prolonger en remarquant un parallèle frappant entre deux jardins : le jardin d'Eden où le premier homme a cédé à la tentation de s'élever « pour devenir comme un dieu », refusant la soumission à l'ordre divin – ce qui a entraîné, pour lui et l'humanité, rupture et mort –, et le jardin de Gethsémani, où « le Fils de l'homme » a accepté le chemin de l'humiliation totale en soumission à la volonté du Père : « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » –il est source de réconciliation pour une humanité nouvelle en lui. Jésus, nouvel Adam (le mot signifie homme)!

Si Romains 5.12-21 présente une analogie – contrastée – entre Adam et le Fils de l'homme incarné en Jésus de Nazareth, 1 Corinthiens 15 montre le parallélisme entre Adam, premier homme de la création, et Jésus ressuscité, premier né d'un monde nouveau, homme céleste qui sera révélé à la fin des temps (v. 22ss, notamment v. 45-49) : « Il est écrit : le premier homme, Adam, devint un être vivant, naturel. Le dernier Adam, lui, est devenu un esprit qui fait vivre. Ce n'est pas le spirituel qui est premier, c'est le naturel ; le spirituel vient ensuite. Le premier homme, tiré de la terre, est fait de poussière. Le deuxième homme vient du ciel. Tel est celui qui est fait poussière, tels sont aussi ceux qui sont faits poussière ; et tel est le céleste, tels sont aussi les célestes. Et de même que nous avons porté l'image de celui qui est fait de poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. »

Il s'agit là d'un aspect fondamental de la pensée paulinienne, trop peu souligné sans doute. Christ est l'image du Dieu invisible (Col 1.15), et nous devenons, ou redevenons nous aussi « image de Dieu » comme avant la chute, dans la mesure où nous sommes nés à une vie nouvelle en Lui. Dieu « nous a destinés d'avance à devenir conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit le premier d'une multitude de frères. » (Ro 8.29) « Nous deviendrons des adultes dont le développement atteindra à la stature parfaite de Christ. » (Eph 4.13) Tel est le sens et l'orientation de la vie chrétienne : nous « ré-humaniser » en Christ ! Nous n'atteindrons pas le but sur cette terre. Mais lorsque le Fils de l'homme apparaîtra, il personnifiera une humanité nouvelle, sauvée du péché, glorifiée en lui. « Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons ne s'est pas encore manifesté ; mais nous savons que, quel que soit le moment de sa manifestation, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur. » (1 Jn 3.2-3) Une humanité rendue à sa destination première. Par la Parole de Dieu incarnée qui a été l'agent de la création au commencement

Cette synthèse entre l'aspect céleste et eschatologique d'une part, et l'aspect terrestre et historique d'autre part, donne la clé du motif pour lequel ce titre est celui que Jésus – et lui seul – a choisi pour exprimer le mystère de sa personne. Dans le Fils de l'homme, le ciel et la terre se rejoignent parfaitement. Le Messie et le Serviteur de l'Eternel se trouvent donc joints dans cette troisième figure prophétique de l'Ancien Testament : le Fils de l'homme.

Deux remarques finales : 1^o) Le titre Messie évoque une mission qui s'inscrit dans l'espérance des Juifs. Le titre Fils de l'homme « universalise » la même espérance. 2^o) La figure du Messie était chargée de malentendu, car les contemporains de Jésus y donnaient une dimension politico-militaire. Jésus a préféré décrire la même mission au moyen d'un terme non « pollué » par le nationalisme de ses concitoyens.

IX.- LE SAUVEUR DU MONDE

« Jésus, mon Sauveur ! » Le titre que nous évoquons ici est particulièrement cher aux chrétiens évangéliques, et se retrouve dans de nombreux cantiques, notamment ceux hérités du courant piétiste. Il exprime en effet l'expérience fondatrice qui unit le converti à son Maître : *J'étais perdu et il m'a sauvé*. Cette bonne nouvelle du salut chasse le désespoir et offre certitude et espérance. Telle est le fruit de l'œuvre de Jésus-Christ en faveur de ceux qui croient en lui.

Mais cela va bien au-delà d'une « sensibilité » particulière, qualifiée de piétiste ! Le *salut* par la seule

grâce de Dieu est le thème clé mis en valeur par les Réformateurs au XVI^{ème} siècle. Bien plus, dès ses origines, l'Eglise primitive a donné au titre « Le Sauveur » une place prépondérante, comme en témoigne l'antique symbole du poisson (ICHTHUS, c'est-à-dire poisson en grec, dont chaque lettre est l'initiale d'un mot formant la confession de foi : **I**esous **C**Hristos, **T**Heou **U**ios **S**ôter, signifiant **J**ésus-**C**hrist, **F**ils de **D**ieu, **S**auveur).

Malgré l'importance de ce titre, ce chapitre sera relativement bref, car, au travers d'autres noms comme Christ, Serviteur du Seigneur, ou Agneau de Dieu, son contenu a été traité dans les chapitres précédents.

Dieu notre Sauveur

Le titre « Sauveur » (en grec : *Sôter*), comme c'est le cas de la plupart de ceux que nous avons envisagés précédemment, n'a pas été inventé pour désigner Jésus. Dans l'hellénisme païen, dieux, héros et princes sont souvent appelés sauveurs, parce qu'ils sont censés délivrer les hommes de toutes sortes de malheurs et de dangers, naufrages, guerres, épidémies, etc. L'empereur romain lui-même s'arroge le titre de *Sôter*, car son pouvoir se présente comme un rempart contre les invasions barbares, il apporte la paix, l'ordre et la prospérité. Dans le cadre du culte impérial, *Sôter* est une variante de *Kyrios*, Seigneur.

Dans l'Ancien Testament, Dieu, à de nombreuses reprises, est appelé Sauveur. En hébreu *Ye-hoshua* – Josué, ou Jésus – signifie « Yahvé sauve ». Cette vérité est ancrée au plus profond de la foi et de l'expérience d'Israël. Dieu s'est révélé comme le Sauveur, et l'a prouvé par ses interventions souveraines en faveur du peuple qu'il a élu : « Tu ne connais pas d'autre Dieu à part moi, et il n'y a pas d'autre Sauveur que moi » (Os 13.4) ; « Je suis l'Eternel (Yahvé), ton Dieu, le saint d'Israël, ton Sauveur » (Es 43.3, cf. aussi 41.14). Il est frappant que, sur les vingt-deux fois où le nom Sauveur apparaît dans le Nouveau Testament, sept fois – presque le tiers – il désigne non pas Jésus, mais Dieu. Marie chante dans son Magnificat : « Je magnifie le Seigneur, je suis transportée d'allégresse en Dieu, mon Sauveur. » (Lc 1.47) Paul se dit « Apôtre de Jésus-Christ, par ordre de Dieu, notre Sauveur. » (1 Ti 1.1) La doxologie qui conclut l'épître de Jude (v. 25) a la forme suivante : « A Dieu seul, notre Sauveur, par Jésus-Christ, notre Seigneur, soient gloire, majesté, pouvoir et autorité. »

Mais ce qui est explicite dans ce dernier texte est implicite dans tous les autres : Si Dieu est notre Sauveur, c'est *par Jésus-Christ*. Pour l'ensemble du Nouveau Testament, une quinzaine de fois seulement Jésus est appelé Sauveur. Les titres Christ, Seigneur, Fils, etc., sont beaucoup plus fréquents. Mais la modestie de ce « score » statistique ne doit pas nous tromper ! Car Jésus (*Ye-hoshua*) signifie « Dieu Sauveur ».

Une étude plus complète devrait étudier les textes bibliques, innombrables, où il est question de *sauver* et du *salut*¹⁸ par Jésus-Christ. Dans certains cas, il est vrai, sauver a une signification plutôt « horizontale », physique ou politique (et signifie alors guérison, ou libération). Mais dans la plupart des cas, le salut, c'est bel et bien l'entreprise par laquelle Dieu s'est engagé pour arracher l'homme à la perdition éternelle et le rétablir dans la situation pour laquelle il avait été. D'où découle aussi, par voie de conséquence, l'harmonie retrouvée avec son corps, avec la nature, la paix, la justice et la prospérité (la *shalom* de l'Ancien Testament).

C'est pourquoi la Révélation biblique, vue comme un tout, peut être appelée, de façon très simple et très dense à la fois, *Histoire du salut*. Or ce salut ne consiste pas en un état idéal, une sorte d'âge d'or projetant dans le futur les rêves inassouvis de notre condition actuelle, mais en une *personne* venue nous visiter : Jésus. *Il est, lui, le salut*. Jésus, accueilli chez Zachée le percepteur d'impôt malhonnête, peut lui dire : « Aujourd'hui, le salut est venu pour cette maison. » (Lc 19.9). De même que Syméon, après avoir reconnu Jésus nouveau-né présenté dans le temple, avait pu louer Dieu en disant : « Mes yeux ont vu ton salut. » (Lc 2.30)

Un Sauveur nous est né !

Parmi les textes qui désignent Jésus comme le Sauveur, plusieurs sont particulièrement riches de contenu théologique. Saisi par le Saint-Esprit, Zacharie, le père de Jean-Baptiste, proclame que la longue attente de l'Ancienne Alliance va enfin trouver son accomplissement par la naissance de Jésus : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple, et nous a suscité un puissant *Sauveur*... *un Sauveur* qui nous délivre de nos ennemis. » (Lc 1.68-71) La mission confiée à celui qui incarne la puissance du salut équivaut ici à celle du Messie.

Lors de la nuit de Noël, les anges annoncent aux bergers, premiers destinataires de la nouvelle de l'accomplissement du salut : « Il vous est né un *Sauveur*, qui est le Christ, le Seigneur. » (Lc 2.11) – les termes de Sauveur, Christ et *Kyrios* se trouvent ici réunis d'un seul tenant ! Les premiers non Juifs à avoir compris qui est Jésus sont les Samaritains : « Nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est vraiment lui le *Sauveur du monde*. » (Jn 4.42). Jean écrira avec une grande force de conviction : « Nous, nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils comme *Sauveur du monde*. » (1 Jn 4.14), ce qui fait écho au message de Jean 3.17 : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que par lui le monde

¹⁸ Nous renvoyons ici au remarquable chapitre sur le Salut dans l'ouvrage de John Stott : *Mission chrétienne dans le monde moderne*, éd Groupes Missionnaires, Lavigny, 1977.

soit *salvé*¹⁹. » Paul, quant à lui, résume le contenu de l'espérance chrétienne par ces mots : « Notre citoyenneté est dans les cieux ; de là nous attendons comme *Sauveur* le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps humilié, pour le rendre conforme à son corps glorieux par l'opération qui le rend capable de tout s'assujettir. » (Ph 3.21). Ce dernier texte donne une dimension eschatologique à l'œuvre du Sauveur. Déjà il nous a sauvés, mais nous l'attendons encore comme Sauveur, ce Seigneur Jésus-Christ que déjà nous connaissons. Romains 8.24-25 l'exprime en « jouant » audacieusement avec le temps des verbes : « C'est dans l'espérance que nous *avons été sauvés* (...) Si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'*attendons* avec persévérance »

Sauveur parce que Seigneur – Seigneur car il nous a sauvés

Dans plusieurs textes cités ci-dessus, les titres « Sauveur » et « Seigneur » sont associés. Ce rapprochement se rencontre aussi quatre fois dans la seconde épître de Pierre : « Croissez dans la grâce et la connaissance de Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur. » (3.18, cf. aussi 1.11 ; 2,.20 ; 3.2).

Ce serait une vaine querelle de mettre en concurrence (mais on l'a fait !) les titres de Sauveur et de Seigneur, ou l'ordre dans lequel ils doivent être cités. Il est vrai que c'est la connaissance du Christ comme Sauveur qui incite à l'obéissance : il est désormais reconnu comme le Seigneur de notre vie. Le salut consiste même à réintégrer notre juste place devant lui, en étant délivrés de la rébellion et de la tyrannie du prince de ce monde pour se placer sous sa seigneurie. Mais il serait dangereux de comprendre cette confession du Christ-Seigneur comme une seconde étape, plus ou moins facultative : Il est notre Sauveur et ensuite, normalement, il devient peu à peu notre Seigneur ! C'est le plus sûr moyen de provoquer des conversions avortées.

Si nous disons avec Pierre : « Notre Seigneur et Sauveur », nous affirmons ceci : Parce qu'il est Seigneur, il a tout pouvoir dans le ciel et sur la terre, et il peut nous sauver parfaitement. Qui peut déployer une force suffisante pour nous sauver, sinon le Seigneur qui est au-dessus de tout ?

X.- JÉSUS-CHRIST, LE GRAND-PRÊTRE

Ce chapitre ne présente pas un nom ou un titre attribué à Jésus-Christ, mais plutôt une fonction, celle du Grand-prêtre ou (selon les anciennes traductions protestantes) du Souverain Sacrificateur. Les fonctions de grand-prêtre, de roi et de prophète, constituent les trois offices de l'Ancienne Alliance qui, selon la théologie chrétienne, trouvent leur accomplissement dans la personne du Christ.

En lisant l'Ancien Testament on constate l'importance considérable de la fonction sacerdotale en Israël. On trouve il est vrai des textes bibliques qui paraissent refléter une contestation du système sacrificiel (par ex., Ps 50. 8-15, Esaïe 1.10ss, Amos 5.22, Michée 6.7-8...), mais ce ne sont pas tant la prêtrise et les sacrifices comme tels qui sont remis en cause, que le formalisme religieux et l'hypocrisie dont ils sont l'occasion²⁰.

L'indispensable médiateur

En fait, dès le moment où il a fait alliance avec Israël au Sinaï, Dieu a institué un clergé, les membres de la tribu de Lévi et plus particulièrement les descendants d'Aaron, à qui il a confié une mission spécifique : permettre au peuple de se tenir devant Dieu, un Dieu *saint* et en même temps *allié* – un Dieu Tout Autre et totalement pur, et *pourtant* indéfectiblement lié à des humains, mortels et pécheurs.

Ce n'est pas le lieu ici de développer l'enseignement vétéro-testamentaire concernant le rituel des sacrifices. Bornons-nous à rappeler le rôle incontournable des prêtres intervenant dans tous les actes cultuels, ainsi que la centralité du temple de Jérusalem pour le judaïsme où s'exerçait leur office au bénéfice de tout Israël. Régulant le rituel de toutes les célébrations religieuses, ils étaient médiateurs entre le peuple et son Dieu, intermédiaires entre le profane et le sacré, entre l'impur et le pur. Grâce à eux, le péché n'était plus l'obstacle éloignant irrémédiablement le pécheur de son Créateur.

Le grand-prêtre incarnait dans sa personne la quintessence de la fonction sacerdotale. Le jour des expiations, représentant tout le peuple, il entrait dans le cœur même du temple, le saint des saints, dans la présence de Dieu, avec le sang offert pour le pardon des péchés d'Israël (cf. Lv 16).

Comme la royauté, le sacerdoce du grand-prêtre, au cours des siècles, a connu défaillances et échecs et n'a pas rempli l'attente que le peuple de Dieu plaçait en lui. Or – comme pour le roi-Messie – cet échec n'a pas conduit à l'abolition de la fonction, mais à sa transformation en attente eschatologique.

Conflit inévitable

¹⁹ On remarque l'importance de l'expression répétée « Sauveur *du monde* » : l'universalité de son œuvre est ici manifeste.

²⁰ Pour preuve, Esaïe 1 dit que Dieu est également dégoûté des prières de son peuple. Personne n'en a déduit que le prophète préconisait l'abolition de la prière !

C'est pour cela qu'il y a tension entre la prêtrise juive (en échec) et la mission du Christ-prêtre. Jésus se heurte en effet très tôt aux milieux sacerdotaux. Pourquoi cette hostilité ? Jésus n'a jamais professé un enseignement contestant les sacrifices et le temple. On ne saurait trouver dans sa bouche une polémique comparable à celle d'un Amos ou d'un Esaïe. Les raisons de le faire n'auraient pourtant pas manqué. Il est vrai cependant qu'il n'est jamais fait mention de sacrifices que Jésus aurait été offrir au Temple, édifice qu'il désigne comme « une *maison de prière* pour toutes les nations » (Mc 11.17) plus volontiers que comme le lieu des sacrifices (à la suite d'Esaïe 56.7, ou de Salomon dans sa prière de dédicace – 1 R 8.29,42...).

Lorsque Jésus chasse les marchands du temple, il ne s'en prend pas au temple, ni même à l'institution sacerdotale. Pourtant le texte enchaîne avec une remarque significative : « Les grands prêtres et les scribes l'entendirent ; ils cherchaient comment le faire disparaître ; ils avaient peur de lui parce que la foule était ébahie de son enseignement. » (v.18) Les grandes familles sacerdotales étaient en effet directement visées par cet acte d'éclat, elles qui s'étaient considérablement enrichies par le commerce lié aux cérémonies sacrificielles.

Il est vrai que dès le début de son ministère, Jésus a tenu des propos qui lui seront reprochés lors de son procès, par lesquels il s'identifiait au temple détruit et relevé²¹ (Jn 2.19-21 ; Mt 26.61). Et dans sa réponse à la Samaritaine auprès du puits de Jacob (lieu symbolique de l'enracinement historique d'Israël), il dit que sa venue inaugure un temps nouveau où un culte « en esprit et en vérité » supplantera aussi bien celui qui est attaché au temple de Jérusalem que celui des Samaritains, célébré sur le mont Garizim. (Jn 4.20-26) Dans la Nouvelle Alliance, et de façon irréversible, le cœur de la foi au Dieu vivant n'est plus un édifice, une montagne, une ville ou un pays, mais une personne, présente, par l'Esprit Saint, jusqu'aux extrémités de la terre.

Avant tout, c'est un sentiment de rivalité (non infondé !) qui a déterminé le parti de prêtres à vouloir éliminer Jésus. L'acharnement de Caïphe est logique. Si Jésus est bien celui qu'il affirme être, c'en est fait de sa fonction à lui, Caïphe. Il n'y a pas place pour l'un et l'autre.

De l'ombre à la réalité

L'apôtre Paul enseigne que Christ est la fin de la loi avec tous les rites qu'elle exige. S'il ne parle pas de la fin des sacrifices eux-mêmes, c'est que ses épîtres étaient adressées à des païens ou à des Juifs de la diaspora, éloignés du temple de Jérusalem, seul lieu où les sacrifices juifs pouvaient être offerts. Mais Paul écrit à Timothée (1Ti 2.5-6) : « Il y a un seul Dieu, et aussi *un seul médiateur* entre Dieu et les humains, l'humain Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous », médiation qui est l'apanage de la fonction sacerdotale.

Le livre biblique qui développe le thème du Christ grand-prêtre, c'est l'épître aux Hébreux, auquel plus de la moitié de ses pages sont consacrées. Cette épître rappelle l'importance du rôle du grand-prêtre dans le judaïsme pour établir la relation du peuple avec son Dieu, mais montre en même temps l'insuffisance spirituelle de l'institution historique du sacerdoce lévitique :

- Etant lui-même pécheur, le grand-prêtre doit d'abord offrir des sacrifices pour son propre compte (5.3 ; 7.27-28)
- Etant mortels, les grands prêtres de l'Ancienne Alliance sont nombreux à s'être succédés au cours des siècles : aucun d'eux n'est unique (7.23)
- L'Ancien Testament a prescrit la répétition annuelle de leur office dont l'effet n'est donc jamais définitif (10.1,11-12)
- Les sacrifices qu'ils offrent n'ont qu'une valeur symbolique et provisoire, car le sang des animaux offerts ne saurait par lui-même avoir valeur expiatoire et obtenir la rédemption des humains (10.1-4).

Le propos de l'auteur n'est pas de dénigrer la fonction du grand-prêtre de l'Ancienne Alliance. Son raisonnement vise à démontrer la nécessité d'un médiateur d'une Alliance Nouvelle, venu d'en haut, unique, parfait, définitif. Et par là de donner aux croyants une totale assurance dans la liberté de s'approcher de Dieu. « Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, pour obtenir compassion et trouver grâce, en vue d'un secours opportun. » (4.16) « Nous avons un grand-prêtre institué sur la maison de Dieu. Approchons-nous donc d'un cœur sincère, avec une pleine foi, le cœur purifié d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'une eau pure. » (10.19-22) Ces deux citations encadrent le développement sur Jésus grand-prêtre, et démontrent que cette interprétation de l'œuvre du Christ revêt une importance très concrète dans la vie du croyant.

Cette épître s'attache à discerner dans la personne du Christ lui-même la perfection de ce sacerdoce :

- Etant pleinement homme, il a été tenté, mais est sorti vainqueur de l'épreuve. Il peut donc comprendre la situation humaine et devenir pour nous un intercesseur plein de compassion devant Dieu (4.15)
- Etant pleinement homme, il peut valablement présenter sa victoire en notre nom devant Dieu (5.7-9)
- Etant sans péché, sa perfection rend efficace son office sacerdotal en notre faveur (4.15 ; 7.26 ; 9.14).

²¹ Ce qui implique qu'il incorpore dans sa personne et accomplit par son œuvre tout ce que le temple et les sacrifices procuraient au peuple de Dieu. D'où le fait que Jésus ne conteste pas le régime sacerdotal, mais l'accomplit, comme il le fait pour la loi.

- Affirmation fondamentale : il n'a pas fait le sacrifice symbolique d'un animal, mais *il s'est offert lui-même* en donnant sa vie (7.27 ; 9.28). Présentant Jésus-Christ comme le sacrifice aussi bien que comme le sacrificateur, l'épître aux Hébreux rejoint le thème de l'Agneau de Dieu ou du Serviteur du Seigneur.
- Enfin, allant jusqu'à la mort dans son offrande de lui-même, ce n'est pas dans un temple fait de mains d'hommes qu'il est entré, mais dans le ciel même (9.11-24). Là encore, on passe d'une Alliance ancienne fonctionnant au moyen de symboles – « ombre des biens à venir » (10.1) – à une Alliance nouvelle qui la remplace, fondée sur la réalité elle-même dans la personne du Fils.

Deux expressions reviennent à de nombreuses reprises dans l'épître aux Hébreux, soulignant la perfection de l'œuvre sacerdotale du Christ : Une fois pour toutes (9.12 ; 9.26 ; 10.10 ; etc.) ; Pour l'éternité, pour toujours (6.20 ; 7.3, 17, 21, 24, etc.). Ces deux idées sont jointes au chapitre 10, v. 14 : « Par *une seule* offrande, en effet, il a porté à leur accomplissement, à *perpétuité*, ceux qui sont consacrés. »

Approchons-nous donc librement

L'épître aux Hébreux montre que le grand-prêtre Jésus-Christ, en tant que Médiateur, est et doit être à la fois pleinement divin et pleinement humain pour permettre une authentique relation entre le ciel et la terre.

La conséquence, c'est qu'aujourd'hui tout croyant peut avoir la pleine assurance d'être uni à Dieu par une Alliance indestructible, et peut vivre jour après jour en sachant qu'il est représenté auprès de Dieu : « Il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, puisqu'il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur. » (7.25) L'épître aux Hébreux, loin d'être un livre biblique marginal et culturellement déphasé par rapport à notre arrière-plan occidental du XXI^{ème} siècle, illustre avec une force inégalable la spécificité de la foi chrétienne par rapport à toute autre religion – même s'il est incontestable que sa lecture, pour qui ignorerait totalement les données de l'A. T., nécessite certains compléments d'explication. D'ailleurs l'épître aux Hébreux n'est pas la seule à nous offrir cette certitude : « Christ est ressuscité, il est à la droite de Dieu et il intercède pour nous. » (Rm 8.34) « Nous avons un défenseur auprès du Père, Jésus-Christ, qui est juste. » (1 Jn 2.1).

Ici encore, ici surtout, nous voyons que Jésus-Christ est l'*accomplissement* de l'Ancien Testament, qui trouve toute son importance en tant que préparation, mais aussi sa limite puisque c'est en Christ seul que s'enracine notre parfaite réconciliation avec Dieu.

La doctrine de Jésus-Christ grand-prêtre éclaire le thème de notre relation personnelle avec Dieu, par sa médiation à l'exclusion de toute autre médiation, que ce soit celle de la Vierge, des saints ou d'un clergé. Le **sacerdoce universel des croyants**, cher aux Réformateurs mais hélas peu pratiqué dans le protestantisme (y compris évangélique et charismatique !), découle du sacerdoce unique du Christ rendant caduque toute institution terrestre censée être intermédiaire entre le Créateur et sa créature rachetée.

XI.- JÉSUS MAÎTRE - RABBI

Selon les évangiles, les contemporains de Jésus, disciples, gens du peuple, ou dignitaires religieux, l'interpellaient fréquemment en l'appelant *Rabbi*, maître. Rabbi... c'est le métier de Jésus « selon la chair », comme ils auraient pu le qualifier de charpentier durant sa jeunesse.

Jésus, un « Maître » ? Ce titre n'est guère usité aujourd'hui – ou alors il est quelque peu suspect. Selon son acception actuelle, il suggérerait que Jésus est un initié, un Grand Sage, un gourou montrant la voie du salut et de la sérénité intérieure – or Lui ne montre pas le chemin, il *est* Le chemin, la vérité, la vie. Réduire sa mission à un rôle d'enseignant – comme le réduire à un rôle de prophète – c'est passer à côté du mystère de sa personne, c'est passer à côté de la grâce, et assimiler le christianisme à d'autres sagesses humaines. Pourtant ce titre décrit avec précision une de ses principales activités : l'enseignement.

Un titre oublié...

La théologie évangélique s'intéresse généralement plus à la personne du Christ – sa préexistence, sa nature divine et sa nature humaine, sa mort sur la croix, son retour – qu'à son enseignement. Lorsqu'on élabore la doctrine chrétienne, on se réfère aux épîtres, des exposés à caractère didactique. Les quatre évangiles, dont la forme est narrative, sont plutôt lus comme des documents édifiants, source de méditation (ce qui est bien !), mais moins souvent comme fondement dogmatique. Le ministère de Jésus, sa prédication, ses enseignements, ses paraboles, n'ont-ils pas trop peu de poids dans notre théologie ? Voyez le deuxième article du Symbole des Apôtres : « Je crois en Jésus-Christ, son Fils Unique : Il a été conçu du Saint-Esprit, il est né de la Vierge Marie, il a souffert sous Ponce Pilate... » On saute à pieds joints de la crèche au Calvaire... Est-ce juste²² ?

²² Les Pères de l'Eglise ont évité ce piège ! Parmi les premiers écrits chrétiens non canoniques (la Didaché, Clément, le Pasteur

Et pourtant, les disciples, et même la foule, avaient coutume d'appeler Jésus *Rabbi*, c'est-à-dire Maître – car c'est ainsi qu'ils percevaient sa « profession » itinérante. Le fait que ceux qui le suivaient soient reconnus comme « disciples » implique qu'ils le considéraient comme leur Maître. Jésus lui-même ne récusait pas ce titre : « Ne vous faites pas appeler *rabbi*, car un seul est votre maître, et vous, vous êtes des frères » (Mt 23.8) ; « vous m'appellez Maître (*didaskalos*) et Seigneur (*Kyrios*), et vous avez raison, car je le suis. » (Jn 13.13)

Les quatre évangiles témoignent d'une voix unanime que l'enseignement (*didaché*) était une part très importante de l'activité de Jésus, et, autant que ses miracles, avait un profond impact sur les foules (Mc 1.22). « Jésus, après avoir quitté le métier manuel hérité de Joseph, choisit l'état d'*enseignant*, sous une forme commune à son époque. Mais son enseignement sort tellement de l'ordinaire qu'il suscite l'étonnement : "Jamais homme n'a pareillement parlé !" (Jn 7.47), et les *questions* – dont la réponse n'est pas évidente²³ ! » A Jérusalem, jusqu'aux derniers moments avant son arrestation, Jésus, selon Luc, se livrait sans relâche à cette activité d'enseignement : « Le jour, il enseignait dans le temple, et il sortait pour passer la nuit au mont dit des Oliviers. Dès le matin, tout le peuple se rendait vers lui dans le temple pour l'écouter. » (21.37-38)

Ce *rabbi*, qu'aucune école rabbinique n'a formé, irrite fortement les docteurs de la loi dûment diplômés et prétendant à une autorité soudain déclassée lorsque apparaît le fils du charpentier de Nazareth. Ils l'interpellent : « Dis-nous de quelle autorité tu fais cela ; qui est celui qui t'a donné cette autorité ? » (Lc 20.2). En conclusion du Sermon sur la montagne, Matthieu écrit : « Lorsque Jésus eut achevé ces discours, les foules étaient ébahies de son enseignement (*didaché*), car il les instruisait (*didaskein*) comme quelqu'un qui a de l'autorité, et non pas comme leurs scribes. » (Mt 7.28-29) Cette autorité ne reposait pas sur un étalage de savoir religieux, sur son brio intellectuel et sa subtilité à interpréter des textes controversés des Ecritures. Au contraire, les gens les plus simples recevaient de sa bouche des paroles qui leur allaient droit au cœur. « Je te célèbre, Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux gens intelligents, et que tu les as révélées aux tout-petits. » (Lc 10.22) Simple, mais pas simpliste, loin de là, et en aucun cas démagogique ! Une autorité qui émane du rayonnement de sa personnalité, de l'accord entre ses paroles et sa vie, et reflète la parfaite connaissance qu'il avait des réalités qu'il exposait, sans doutes ni hésitations.

On distingue habituellement la prédication aux foules (*kerygma*) de l'enseignement aux disciples (*didaché*). La prédication se rattache plus au ministère prophétique de Jésus, alors que son enseignement fait partie de son rôle de *rabbi*. Mais la distinction n'est pas toujours nette entre ces deux genres de discours. Ainsi, au début du Sermon sur la montagne, Jésus s'assied, dans la posture du *rabbi* ayant son groupe de disciples autour de lui, et c'est à eux qu'il s'adresse, mais la foule reste en arrière-plan (Mt 5.1), et la conclusion montre que cette foule faisait bel et bien partie de son auditoire. (7.28-29)

Il est impossible d'énumérer les divers thèmes que Jésus traite dans son enseignement. Pour aller à l'essentiel, disons ceci :

- Il parle du Royaume de Dieu, devenu proche, et en évoque certains caractères,
- Il parle de lui-même, de sa relation avec Dieu et de la manière dont il accomplit les Ecritures ;
- Il révèle Dieu comme un Père plein de bonté et donne un enseignement sur la prière et la confiance ;
- Mais il annonce aussi des temps d'épreuves terribles qui attendent un peuple impénitent.
- Il avertit ses disciples que le Messie doit être rejeté, souffrir et être livré sans défense aux chefs du peuple
- Il rappelle l'exigence liée au statut de disciple et donne des consignes pour l'envoi en mission.
- Jésus traite également des problèmes et des soucis de la vie de tous les jours, de l'attitude face aux biens matériels, de la relation avec autrui, même avec les ennemis, fondée sur l'amour et le pardon.
- Il appelle ses disciples à l'amour mutuel,
- Il les prépare à son départ et annonce la venue du Saint-Esprit.
- Après la résurrection, l'axe de son enseignement sera de montrer en quoi, par ses souffrances, il a accompli les Ecritures et notamment les prophéties messianiques.
- Matthieu pour sa part regroupe les discours de Jésus en cinq grandes sections commençant et se terminant à peu près par la même formule. Par ce procédé rédactionnel, Matthieu a certainement voulu rappeler les cinq livres de Moïse, ce qui implique qu'il désigne Jésus comme le nouveau Moïse.

Un autre chapitre du cours traite plus précisément des paraboles, qui sont sans doute l'aspect le plus frappant de son enseignement.

d'Hermas), il y a un accent prioritaire sur l'enseignement éthique du Christ – au risque de glisser vers une religion du salut par les œuvres. Plus près de nous, il faut rendre justice à nos devanciers anabaptistes (et à nos frères mennonites), qui de tout temps ont été très attentifs à cet aspect, surtout au Sermon sur la montagne. Certains ouvrages évangéliques récents répondent à ce besoin. Signalons notamment le livre remarquable de Philip Yancey, *Ce Jésus que je ne connaissais pas*, éd. Farel, Marne-la-Vallée, 2001 et celui d'Alfred Kuen, *Nous voudrions voir Jésus*, éd. Emmaüs, St-Légier, 2001.

²³ H. Blocher, *op. cit.*, p. 49 (c'est l'auteur qui souligne)

Jésus, un docteur ?

Chose étonnante, tous les traducteurs de la Bible s'accordent pour rendre, toujours et systématiquement, le même terme grec *didaskalos* par maître quand il apparaît dans les quatre évangiles et concerne Jésus, alors qu'ils le traduisent par docteur lorsqu'il figure dans les épîtres ! On serait surpris d'entendre parler du « ministère de maître » dans l'Eglise, à côté du ministère d'apôtre, d'évangéliste ou de prophète (selon Ep 4.11 par exemple) – comme on ne s'attend pas à trouver dans la bouche d'un disciple de Jésus un propos du genre : « Docteur, où demeures-tu ? » (Jn 1.39) C'est pourtant dans les deux cas le même mot dans l'original !

Il est donc parfaitement légitime, pour décrire la mission de Jésus, de parler du ministère de docteur – ce qui décrit fidèlement son activité durant le temps de son incarnation. On remarque alors ce qui nous échappe habituellement, et c'est fort regrettable, que l'activité principale du Seigneur trouve un écho dans les épîtres à propos des ministères que Dieu donne à son Eglise. En effet, quelles que soient les listes figurant dans les épîtres ou les allusions narratives sur la vie d'une communauté locale, les ministères de prophète et de docteur sont les plus permanents²⁴. Or ils s'enracinent directement dans la personne de Jésus, docteur et prophète.

Il est heureux qu'on rencontre actuellement dans nos Eglises le souci de valoriser la diversité des ministères et de trouver un indispensable équilibre entre ces deux ministères de la Parole complémentaires : prophète et docteur. Mais il est tout aussi nécessaire que, pour leur donner, à l'un et à l'autre, un contenu authentiquement évangélique, on les rattache beaucoup plus directement et solidement au ministère de Jésus tel que l'ont décrit les témoins de sa vie dans les quatre évangiles.

XII.- « SEIGNEUR, JE VOIS QUE TU ES PROPHÈTE »

Prêtre, roi et prophète : En Jésus-Christ – nous l'avons déjà relevé – les trois grands offices de l'Ancienne Alliance sont réunis dans un plein accomplissement. En lui en effet, le sacerdoce et la royauté (messianique) trouvent leur place véritable dans le dessein salvateur de Dieu. Qu'en est-il de la prophétie ?

A lire les évangiles, on constate que Jésus se situe plus près de la ligne des prophètes que de celle des rois (il est entièrement dépourvu de pouvoir politique) ou des prêtres (qui virent en lui un trublion sans légitimité, étranger à l'institution – il n'était pas de la tribu de Lévi). Dans l'histoire d'Israël, en effet, les prophètes surgissent, envoyés par Dieu et conduits par son Esprit, libres de toute structure hiérarchique, contestant souvent ces structures ; ils pourraient être définis comme un contre-pouvoir... s'ils avaient du pouvoir – mais ils n'ont que l'autorité de leur parole qu'on tente de réduire au silence (cf. Mt 23.34-37). Cela ne correspond-il pas en tous points au ministère de Jésus ?

Et pourtant, alors que les chrétiens reconnaissent en Jésus leur grand-prêtre, que le titre de Christ (Messie, roi) est celui qui lui est attribué le plus fréquemment, on ne lui donne pas volontiers le rôle du prophète. Pourquoi ?

Qui suis-je, d'après les gens ?

Il ne fait pas de doute que les foules galiléennes contemporaines de Jésus ont vu en lui un prophète. Elles ont discerné un lien, bien plus qu'une rupture, entre ce prédicateur itinérant et les messagers de la Parole de Dieu des temps anciens. Les gens ont reconnu en lui un envoyé de Dieu, revêtu de son autorité pour proclamer un message inspiré. Ceci est d'autant plus frappant que le ministère prophétique était pratiquement éteint en Israël depuis plusieurs siècles. Dans l'esprit des gens, ce titre de prophète était rattaché aux grandes figures historiques du passé, comme Moïse, Elie, Esaïe, Jérémie, dont les paroles écrites avaient valeur de textes sacrés.

Les miracles de Jésus l'ont fait assimiler aux prophètes au moins autant que sa prédication²⁵. Après la résurrection du fils de la veuve de Naïn, « tous furent saisis de crainte ; ils glorifiaient Dieu et disaient : un grand prophète s'est levé parmi nous, et : Dieu est intervenu en faveur de son peuple. » (Lc 7.16-17) Lorsque les pharisiens demandent à l'aveugle de naissance : « Toi, que dis-tu de lui puisqu'il t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète. » (Jn 9.17) La Samaritaine, face à cet homme qui a la faculté de connaître tout ce qui concerne sa vie intime, s'exclame : « Seigneur, je vois que, toi, tu es prophète. » (Jn 4.19) Jésus était si notoirement considéré comme un prophète que cette réputation retint les chefs des prêtres qui voulaient se saisir

²⁴ Il n'est pas inutile de noter que le mot « docteur » reste problématique. Pour nous en effet, ce terme évoque un universitaire qui a décroché un doctorat au terme de longues années de labeur académique. Il saute aux yeux que tel n'était pas le profil du *didaskalos* de l'Eglise primitive, chargé sans doute de la catéchèse des nouveaux convertis et du prolongement de la prédication des apôtres tendant à montrer, à partir des Ecritures, que Jésus est le Christ annoncé par les prophètes. Bien plus tard, dans la Genève de Calvin, le « docteur » était aussi bien l'instituteur des petits enfants (l'Eglise étant chargée de la scolarisation) que le professeur de l'Académie formant les futurs pasteurs.

²⁵ Pourtant, les grands prophètes écrivains n'ont pas accompli de miracles, mais ce fut le cas de Moïse, d'Elie et d'Elisée.

de lui : « Ils cherchaient à le faire arrêter, mais ils eurent peur des foules, parce qu'elles le tenaient pour un prophète. » (Mt 21.46)

Relevons encore le témoignage des deux disciples déroutés par la mort de Jésus et s'en allant vers le village d'Emmaüs : « ...[ne sais-tu pas] ce qui est arrivé au sujet de Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant tout le peuple ? » (Lc 24.19)

Le prophète des derniers temps

La voix prophétique s'est tue depuis le temps de Zacharie et de Malachie, donc depuis plusieurs siècles. Mais peu à peu émerge l'idée que, pour préparer la fin des temps, Dieu va à nouveau susciter le ministère prophétique. Voire même que les anciens prophètes vont réapparaître (des écrits apocryphes citent Hénoc, Moïse, Elie, Esaïe, Jérémie...) La dernière page de l'Ancien Testament est même le point de départ de cette attente : « Je vous envoie Elie, le prophète, avant que n'arrive le jour du Seigneur, jour grand et redoutable. » (Mt 3.22) Les évangiles attestent que cette attente était vive à l'époque du Christ. Ainsi, à Césarée de Philippe, la réponse des disciples à la question de Jésus sur l'idée que les gens se font de lui : « Pour les uns, Jean le Baptiseur ; pour d'autres, Elie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. » (Mt 16.14) Et puis, ces propos surprenants tenus dans l'entourage d'Hérode : « On disait : Jean, celui qui baptisait, s'est réveillé d'entre les morts ; c'est pour cela qu'il a le pouvoir de faire des miracles. D'autres disaient : C'est Elie ; d'autres encore disaient : C'est un prophète comme l'un des prophètes. » (Mc 6.14-16)

De nombreux textes juifs contemporains ou peu antérieurs à Jésus-Christ prouvent que, comme on attendait le Messie, on attendait son prophète, *le* prophète. Un homme de Dieu dont la mission était clairement définie : préparer la venue du Roi et de son royaume en appelant les hommes à la repentance et à la mise en accord de leur vie avec les commandements divins.

Lorsque Jésus est entré à Jérusalem le jour des Rameaux, « toute la ville fut en émoi. On disait : Qui est-il, celui-ci ? Les foules répondaient : C'est *le* prophète, Jésus, de Nazareth en Galilée²⁶. » (Mt 21.12) La même opinion avait été émise par les témoins de la multiplication des pains : « A la vue du signe qu'il avait produit, les gens disaient : C'est vraiment lui, le prophète qui vient dans le monde. » (Jn 6.14)

Ainsi le témoignage des évangiles se fait l'écho des questions nombreuses et pressantes, troublées parfois, que les contemporains de Jésus se posaient à l'ouïe de ses paroles revêtues d'une autorité unique et à la vue de ses miracles démontrant la puissance de Dieu à l'œuvre au milieu d'eux. Ces questions ne concernaient pas seulement la personne de Jésus, mais aussi, le temps et les moments décisifs que sa venue inaugurerait.

Si un rapprochement doit être fait entre la venue *du* prophète (eschatologique) et celle du Messie, ces deux figures sont néanmoins bien distinctes. Jean 7, v. 40-41 le laisse entendre : « Des gens de la foule, après avoir entendu ces paroles, disaient : Vraiment, c'est lui, le Prophète ! D'autres disaient : C'est le Christ ! » Le prophète des derniers temps (éventuellement un ancien prophète réincarné), dont l'attente est très vive au premier siècle, est envisagé, non comme le Messie, mais comme celui qui prépare sa venue.

De Jean Baptiste à Jésus le Christ

Selon les évangiles, le prophète précurseur, c'est Jean Baptiste. Son père Zacharie le dit avant sa naissance : « Et toi, mon enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut ; car tu iras devant le Seigneur pour préparer ses chemins. » (Lc 1.76)

Jésus lui-même lève toute équivoque au sujet de Jean : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? (...) Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. C'est à son sujet qu'il est écrit : Moi, j'envoie devant toi mon messenger, pour frayer ton chemin devant toi. (...) Car tous les prophètes et la loi ont parlé en prophètes jusqu'à Jean ; et, si vous voulez l'admettre, l'Elie qui devait venir, c'est lui²⁷. » (Mt 11.7-15) De même Matthieu 17, v. 10 à 13 : « Les disciples lui posèrent cette question : Pourquoi donc les scribes disent-ils : Il faut qu'Elie vienne d'abord. Il répondit : Il est vrai qu'Elie vient tout rétablir. Mais je vous dis qu'Elie est déjà venu : ils ne l'ont pas reconnu et ils l'ont traité comme ils ont voulu. De même ils vont faire souffrir le Fils de l'homme. Les disciples comprirent alors qu'il leur parlait de Jean le Baptiste. » Ainsi, certains textes des évangiles relativement peu connus prennent une portée significative qui clarifie le thème traité ici.

Bien plus qu'un prophète

Nous pouvons donc tirer les conclusions suivantes : Jésus a été considéré par ses contemporains comme un prophète. Et même, dans bien des cas, comme *le* prophète des derniers temps. Et son ministère comporte certainement tous les caractères de la mission prophétique, telle que Dieu l'avait suscitée pour parler à son peuple dans les temps anciens. Jésus lui-même n'a pas rejeté ce titre, pas plus qu'il n'a refusé d'être appelé

²⁶ Propos auxquels les docteurs de la loi ont dû répondre ce qu'ils ont répondu à Nicodème : « Cherche bien, et tu verras qu'aucun prophète ne vient de Galilée. » (Jn 7.52)

²⁷ La manière dont Jésus s'exprime laisse entendre que pour lui, Jean n'est pas à proprement parler Elie lui-même réincarné, mais le prophète assimilé à Elie qu'annonce le livre de Malachie.

rabbi, « Maître ».

Cependant, dire de Jésus qu'il est un ou *le* prophète n'est rien de plus qu'un témoignage rendu à son activité terrestre, indépendamment du témoignage du Saint-Esprit. Ce titre a une valeur descriptive, documentaire, comme celui de rabbi, mais ne révèle pas le mystère du Fils de Dieu dans ce qu'il a d'unique.

C'est pourquoi ce n'est qu'avec prudence et nuances, pour ne pas dire réticences, que l'Eglise a désigné Jésus par le titre de « Prophète » – alors que le judaïsme et l'islam l'ont fait sans hésitation. La Bible, c'est une évidence, ne présente jamais notre Seigneur comme un prophète de plus dans la longue lignée qui l'a précédé et éventuellement le suivra, et nous devons absolument écarter toute interprétation de son ministère et de sa personne qui irait dans cette direction. La parabole dite des « mauvais vignerons » montre qu'il y a une différence fondamentale entre l'envoi successif des divers serviteurs et l'envoi final et définitif de son propre fils (Mt 21.33-46). L'épître aux Hébreux va dans le même sens. « Après avoir autrefois, à bien des reprises et de bien des manières, parlé aux pères par les prophètes, Dieu nous a parlé, en ces jours qui sont les derniers, par un Fils qu'il a constitué héritier de tout et par qui il a fait les mondes. Ce Fils, qui est le rayonnement de sa gloire et l'expression de sa réalité même... » (1.1-3)

La Bible ne nous désigne pas non plus Jésus comme *le* prophète eschatologique attendu. Son ministère n'était pas simplement de *préparer* la venue du Royaume de Dieu en l'annonçant. Il l'a *inauguré*, rendu présent par sa présence (Lc 17.21), et c'est bien autre chose. Il ne proclame la venue de personne d'autre que de lui-même. Il n'est pas un porte-parole, ni même *le* porte-parole de Dieu, il est, lui-même, la Parole de Dieu devenue homme au milieu des hommes.

Cela dit, cette réticence à attribuer le titre de prophète à Jésus-Christ ne devrait pas nous dissuader de nous laisser interpellé par sa prédication prophétique, par ces paroles nombreuses et puissantes qui nous invitent à la repentance, à un changement de comportement et de mentalité pour que nous soyons des signes du renouvellement de toutes choses. L'urgence et la radicalité de la proclamation du Royaume qui caractérisent le ministère prophétique de notre Seigneur ont été tragiquement oubliées par une Eglise qui s'est installée dans ce monde et institutionnalisée. Aujourd'hui, dans une société qui se déchristianise à grande vitesse, nous paraissions traumatisés par notre perte d'audience, par notre absence de pouvoir, et nous nous replions sagement dans nos chapelles avec l'espoir d'obtenir au moins un peu de respectabilité, sinon de popularité de la part des autorités et dans les médias. Trop longtemps marginalisés et méprisés, les évangéliques aspirent à être reconnus – et tant mieux si l'objectif est de gagner le droit d'être écoutés, à condition que ce qui sera entendu se conforme au message prophétique de celui qui nous envoie, et qui se trouve aux antipodes de la démagogie. Les uns cherchent le sensationnel des guérisons miraculeuses, d'autres le prestige du brio intellectuel. Nous, dit Paul, « Nous proclamons un Christ crucifié, cause de chute pour les Juifs et folie pour les non-Juifs. » (1 Co 1.23)

On revalorise aujourd'hui le ministère de prophète, mais ce qu'on entend par là correspond-il à ce que fut le ministère prophétique du Christ, dont l'autorité, en paroles et en actes, saisissait les foules et irritait les gens religieux ? Jésus, en tant que prophète, ne promettait pas le bien-être facile et les sensations religieuses agréables à ceux qui le suivaient, ni la solution à tous leurs problèmes pour qu'ils se sentent « bien dans leur peau ». Il ne faisait pas d'eux des consommateurs de bénédictions, mais des lutteurs pour sa cause, jusqu'au martyre. C'était un message propre à mettre en question ceux qui étaient avant tout préoccupés d'eux-mêmes et de leur standing spirituel, c'était une préparation à vivre sans compromis des temps difficiles, à sa suite, dans l'espérance du Royaume de Dieu.

Aperçu bibliographique

- BLANDENIER J., *Jésus-Christ, Dieu avec nous*. Dossier Vivre no 23, éd. Je Sème, Genève
BLOCHER H., *La Doctrine du Christ*, coll. Didaskalia, Edifac, Vaux-sur-Seine, 2002
CAMERON, N. S., *Jésus est un homme*, éd. Sator, diff. Excelsis, Cléon d'Andran, 1993
CULLMANN O., *Christologie du Nouveau Testament*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel,
DE SENARCLENS J., *Dieu avec nous (La personne et l'œuvre de Jésus-Christ)*, Labor & Fides, Genève 1972.
FRANCE R., *Un portrait de Jésus le Christ*, éd. Grâce et Vérité, Mulhouse, 1988
KUEN A., *Nous voudrions voir Jésus*, éd. Emmaüs, St-Légier, 2001
LADD G.E., *Théologie du Nouveau Testament*, éd. Excelsis et PBU, 1999.
LADD G.E., *L'Evangile du Royaume*, éd. Emmaüs, St-Légier, 2001
MACLEOD D., *La personne du Christ*, Excelsis, Cléon d'Andran, 1999
OLYOTT S., *Fils de Marie, Fils de Dieu*, Europresse, Chalon-sur-Saône, 1988.
THEISSEN G., *L'Ombre du Galiléen*, récit historique, éd Cerf, Paris, 1990
TROCMÉ E., *Jésus de Nazareth vu par les témoins de sa vie*, Delachaux & Niestlé
WRIGHT T., *Jésus : retour aux sources*, éd. Excelsis. Cléon d'Andran, 1998
YANCEY PH., *Ce Jésus que je ne connaissais pas*, éd. Farel, Marne-la-Vallée, 2001